This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

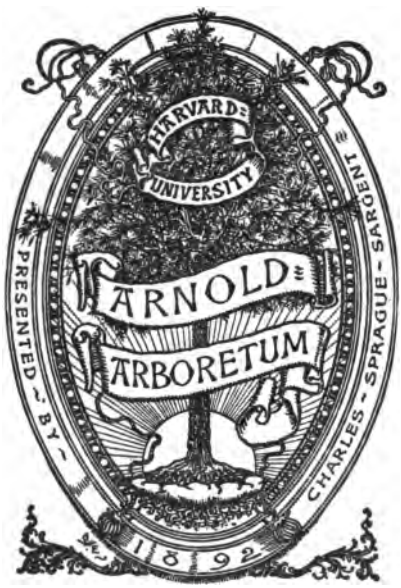
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Rm
B98


HARVARD
UNIVERSITY
ARNOLD
ARBORETUM
PRESENTED - BY -
CHARLES - SPRAGUE - SARGENT
1892

TAILLE

RAISONNÉE

DES

ARBRES FRUITIERS.

TAILLE RAISONNÉE

DES

ARBRES FRUITIERS

ET AUTRES OPÉRATIONS RELATIVES A LEUR CULTURE,

DÉMONTRÉES CLAIREMENT

PAR DES RAISONS PHYSIQUES TIRÉES DE LEUR DIFFÉRENTE NATURE,

ET DE LEUR MANIÈRE DE VÉGÉTER ET DE FRUCTIFIER;

PAR C. BUTRET,

JARDINIER-PROPRIÉTAIRE.

Nouvelle édition

Publiée par ordre de la Société royale d'agriculture, histoire naturelle et arts utiles de Lyon.

LYON,

IMPRIMERIE DE J. M. BARRET, PLACE DES TERREAUX.

1832.

June 1915
30226

AVIS.

L'un des industriels les plus honorables de Lyon, M. Anatole Guichard, a fait à la Société d'agriculture, histoire naturelle et arts utiles de cette ville, un legs philantropique, et il lui a laissé le soin d'en déterminer l'emploi, lui imposant pour condition unique de se concerter, pour cet effet, avec l'exécuteur testamentaire, M. Achard-James, président de chambre à la cour royale de Lyon.

La Société, sur le rapport d'une commission composée de MM. Terme, Trolliet, Coubayon, Grognier et Jurie rapporteur (1), a arrêté que le legs

(1) M. Seringe a été plus tard adjoint à cette commission.

Guichard serait employé à une nouvelle édition de l'ouvrage de Butret sur la taille des arbres.

« Peu de personnes, a dit M. le rapporteur, auront soupçonné que le jardinier qui montre une si habile intelligence de la taille des arbres, et qui fait preuve d'une si longue expérience de leur culture, soit un gentilhomme, l'héritier d'une famille ancienne de l'Alsace, qui abdique son titre de baron et renonçe à son droit d'aînesse pour devenir presque un artisan, et se livrer à un goût dominant pour l'agriculture et le jardinage. . . . »

. . . . . « Burtret avait reçu une éducation soignée; il avait fait de solides études et acquis des connaissances variées. Les titres de quelques ouvrages publiés par lui, tant en France qu'en Allemagne, témoignent que si l'agriculure et l'économie domestique furent les tobjets habituels de ses travaux, elles ne

le furent cependant pas exclusivement. »

. . . . . « Excité par un goût passionné pour le jardinage, le baron de Butret ne se contenta pas de posséder des théories qu'il avait apprises dans les livres ou découvertes dans ses observations, il voulut avoir cette habileté manuelle et pratique, sans laquelle la science incomplète est trop souvent inutile. Il se fit jardinier; il se rendit à Montreuil et se mit sous la direction de Pépin, un des jardiniers les plus célèbres de ce village, si célèbre par la rare intelligence avec laquelle ses habitans gouvernent la culture et la taille des arbres fruitiers, principalement du pêcher. Butret, par un travail manuel assidu, se rendit familiers tous les détails de la pratique de ses maîtres, et ses connaissances en physiologie végétale lui donnèrent le moyen de coordonner tous

ces détails sur les règles d'une théorie raisonnée. Butret, après avoir ainsi, par une pratique de plusieurs années, complété son instruction, conserva toujours d'intimes relations avec son maître : Il fut lié, dit-il, pendant 40 ans avec cet estimable Pépin, dont la famille cultivait des jardins à Montreuil depuis plus de deux siècles.

» Devenu un très-habile jardinier, Butret voulut utiliser pour lui-même et pour les autres le talent qu'il avait acquis ; il établit une espèce d'école pratique dans sa province, pays fertile, mais alors très-arriéré dans cette intéressante partie de l'art agricole. Ce fut près de Strasbourg qu'il entreprit de cultiver un jardin d'environ 20 arpens, dont 8 en verger ; déjà 1500 toises de murs étaient garnies des plus beaux espaliers, il allait en achever deux mille pour rendre sa collection complète et nombreuse en

chaque genre et espèce : Ma plantation était déjà, dit-il, de 2500 arbres tant aux murs qu'aux espaces entre deux, lorsque la guerre est venue m'enlever de ces jardins et mettre fin à mes travaux.

» C'est en ces termes simples et dépouillés d'une amertume que de justes regrets pouvaient exciter, que Butret raconte la catastrophe qui, en 1793, l'arracha à ses paisibles occupations. Obligé d'émigrer, il se rendit en Allemagne, où il fut accueilli par l'électeur palatin. L'épouse de ce prince lui assura les avantages d'une haute protection. Butret fut chargé de la direction des jardins de l'électeur à Schwetzingen; par ses soins, ces jardins devinrent bientôt les plus beaux de l'Allemagne.

» Nous ne poursuivrons pas plus avant cette notice ; une vie aussi simple que modeste n'a pas dû fournir des événemens propres à piquer la curiosité ; pour ce

qui nous intéresse plus particulièrement, nous ajouterons que, rentré dans sa patrie, Butret fut secrétaire de la Société d'agriculture de Strasbourg; il est mort dans cette ville vers l'année 1805. »

Après avoir donné ces détails biographiques qu'on ne trouvera pas sans intérêt, M. le rapporteur cite les témoignages que d'habiles agronomes ont rendus au petit traité de Butret, et notamment celui du savant Thouin qui, dans son cours de culture, s'exprime ainsi : « *C'est un excellent ouvrage que les personnes qui s'occupent de la taille ne sauraient trop consulter. Il devrait être le* VADE MECUM *DE TOUS LES CULTIVATEURS D'ARBRES FRUITIERS.* »

A ces autorités imposantes ajoutons un témoignage irrécusable de l'estime accordée à cet excellent livre ; c'est le nombre vraiment extraordinaire d'éditions qui en en ont été faites.

«La première fut donnée à Paris en 1793, et l'exemplaire que la commission a sous les yeux, porte le titre de seizième édition. Cependant, malgré ce grand nombre d'éditions, l'ouvrage est peu répandu dans nos provinces; on le trouve difficilement chez nos libraires. La Société d'agriculture a donc cru satisfaire à un besoin réel; elle a pensé ne pouvoir donner au legs Guichard une plus utile destination, qu'en publiant une édition nouvelle de l'excellent petit traité de Butret sur la taille des arbres, dans une contrée surtout où cette partie importante de l'horticulture est fort arriérée. Elle a cru devoir ajouter sous forme d'appendice, à cette édition, quelques notions succinctes sur la plantation des arbres, rédigées par M. Trolliet, et des figures de bourgeons, tracées par M. Seringe, l'un et l'autre membres de la commission.

M. l'exécuteur testamentaire s'est empressé d'adhérer aux dispositions arrêtées par la Société, et on met au jour la présente édition de l'ouvrage de Butret, qui probablement ne sera pas la dernière.

Le secrétaire de la Société,

GROGNIER.

INTRODUCTION.

Ce traité, le plus instructif de tous ceux qui ont été écrits jusqu'à présent, sera très-court, parce qu'il ne contiendra que des détails essentiels, fondés sur les vrais principes de la végétation et de la fructification, visibles et manifestes à tous ceux qui auront des yeux pour examiner des arbres fruitiers, et voir la manière dont ils poussent et donnent des fruits.

Depuis plus de cinquante ans je plante et cultive des arbres fruitiers; j'en étudie, avec une attention continuelle, la nature et les propriétés productives et fécondantes. Ainsi ce seront mes travaux, mes observations et mes expériences qui formeront ce petit ouvrage; j'y traite particulièrement du pêcher, comme le chef-d'œuvre de nos jardins, et parlerai sommairement des autres arbres fruitiers; mais, auparavant, il faut dire un mot de Montreuil.

Montreuil, village près Paris, est le seul endroit où l'on connaisse la nature du pêcher, et par conséquent la manière de le gouverner. On ne peut cependant pas dire que tous les laborieux habitans de ce village intéressant dirigent cet arbre avec la même intelligence et la même beauté, mais on peut assurer qu'il n'y a aucun jardin de Montreuil où cet arbre soit si horriblement maltraité que dans les premiers jardins d'Europe que j'ai parcourus, et où j'ai vu un si bel arbre indignement massacré.

Parmi le grand nombre d'habiles cultivateurs de Montreuil, j'en citerai un avec qui j'ai été lié pendant quarante ans; c'est Pépin (1), dont la famille y cultive des jardins depuis deux cents ans. On ne voit chez lui que des pêchers prodigieux, formés avec une étonnante régularité de chaque côté, et tous les bois garnis de branches à fruit du bas en haut sans aucun vide.

Les autres arbres fruitiers sont traités avec la même intelligence dans ce village, où on cultive aussi de beaux et excellens chasselas en très-grande abondance.

On parle toujours de la méthode de Montreuil, je dirai qu'il n'y en a point: les ingénieux cul-

(1) Depuis que ceci a été publié pour la première fois, *Pépin* est mort, et ses jardins sont passés entre les mains de son gendre, l'un de ses élèves, en qui on honore la mémoire du défunt en le plaçant à la Société d'agriculture.

tivateurs de Montreuil, instruits dès l'enfance par leurs pères dans une pratique raisonnée, et fondée sur la nature physique de la végétation et de la fructification, absolument différente dans les deux classes d'arbres fruitiers que je détaillerai dans cet ouvrage, taillent et gouvernent ces différens genres d'arbres suivant leur nature particulière de former leurs branches à bois et à fruit, qui déterminent leurs opérations intelligentes et raisonnées, et ce ne sont pas des pratiques grossières et totalement ignorantes.

Allez, jardiniers routiniers et maîtres aveugles de tous les jardins, étudier avec soin et une attention suivie la physique des arbres fruitiers dans le seul endroit où elle soit connue, si vous voulez prendre quelque connaissance dans le grand art de la direction de ces arbres, dont vous n'avez pas les premiers élémens, quoique je doute fort que les autres jardiniers y apprennent jamais rien, tant la routine est enfoncée dans leur tête et la rend impénétrable à toute instruction! Il faut cependant leur rendre la justice de dire que, toute l'année, surchargés de travail pour la culture des légumes dans les jardins particuliers, il est impossible qu'ils suivent la culture des arbres, qui demanderait toute leur attention et une étude particulière dont l'intelligence est très-difficile à acquérir.

ADDITION NOUVELLE.

Plusieurs personnes, d'après ce qui est dit de la réussite des arbres de Montreuil, ont écrit de plus ou moins loin pour avoir des élèves des pépinières de Montreuil. Il est nécessaire de leur apprendre que ce village tire lui-même ses élèves de Vitry près Paris; que rarement aussi les jardiniers de Montreuil vendent des arbres formés, excepté quelques pêchers et poiriers de l'âge de trois, quatre et cinq ans, et seulement lorsqu'on les juge trop près les uns des autres. Le pied d'arbre vaut alors 6, 8, 10 et 12 fr.

TAILLE

RAISONNÉE

DES

ARBRES FRUITIERS.

La culture des arbres fruitiers en espalier consiste dans trois opérations importantes, la *taille*, l'*ébourgeonnement*, le *palissage*, et, pour le pêcher, une quatrième, qui est le *remplacement des branches à fruit.*

La taille se fait au printemps, en février, mars et avril;

L'ébourgeonnement, en mai; le palissage, depuis la fin de juin pendant tout l'été.

Avant d'entrer dans le détail de ces différentes opérations, il est très-essentiel de faire connaître la nature des arbres sur lesquels il faut opérer. On les distinguera en deux classes très-différentes par la manière de végéter et de fructifier, savoir, *les arbres à pepin et ceux à noyau.*

Des Arbres à pepin.

Les arbres à pepin, comme les poiriers et pommiers, rapportent leurs fruits sur de petites pousses, appelées *lambourdes*, longues d'un à deux pouces, qui sont ordinairement trois ans à à se former, et souvent plus; elles viennent principalement sur de petites branches longues de cinq à six pouces, nommées *brindilles*; c'est pourquoi les *brindilles et lambourdes* sont les vraies branches à fruit dans ces sortes d'arbres; les autres sont branches à bois, et fournissent les brindilles et les lambourdes.

Il y a une exception à faire sur la règle générale pour les pommiers, surtout ceux greffés sur paradis, qui rapportent souvent des fruits sur les branches d'un an. Ces bois développent au mois d'avril des lambourdes qui fleurissent tout de suite, et donnent des fruits dans leur saison. Cette fructification précoce a lieu plus particulièrement sur les pommiers d'apis; j'en ai aussi vu sur les autres espèces; mais pour jouir de cet avantage, il ne faut pas taillader et mutiler ces arbres dès l'hiver, comme font tous les jardiniers routiniers; il faut attendre le temps de la végétation de cet arbre, qui ne se

fait qu'en avril, en laisser sortir les boutons à fruit, et ne tailler que lorsqu'on voit les boutons à fleur commencer à se manifester sur les nouvelles branches de l'année précédente.

Des Arbres à noyau.

Les arbres à noyau, bien différens de ceux à pepin, rapportent leurs fruits sur les nouvelles branches. C'est surtout le pêcher où se manifeste, sans exception, cette loi particulière qui en caractérise si bien la nature.

Après avoir exposé cette distinction fondamentale des arbres qui forment nos espaliers, je vais entrer dans les détails qui concernent les quatre opérations nécessaires à leur entretien : je m'étendrai beaucoup sur le pêcher, comme le plus difficile à gouverner, et qui demande un soin et des attentions continuels, si on veut veiller à sa conservation et à sa prospérité ; je parlerai succinctement des autres arbres : la connaissance du gouvernement du pêcher rendra très-faciles les opérations qui leur sont nécessaires, suivant la nature de leur différente fructification.

PREMIÈRE OPÉRATION.

De la Taille.

Il faut d'abord parler du temps de la faire ; il paraît naturel de suivre, dans cette pratique, le temps de la végétation ; ainsi, de tailler en premier les arbres qui poussent les premiers, et de suivre la différente apparition de la sève à mesure qu'elle se développe, et finir par ceux qui poussent les derniers : c'est le plus sûr moyen d'avoir des fruits et de ne point voir des arbres poussant toujours de beaux bois sans fruits.

En suivant cet ordre, qui est celui de la nature, et non de la routine aveugle et ignorante, on commencera par l'abricotier, ensuite le pêcher, après quoi viendront les poiriers et pruniers ; suivent les cerisiers ; et les pommiers sont les derniers, ne fleurissant qu'en avril.

Taille du pêcher.

Le pêcher a ses branches à bois et celles à fruit très-caractérisées et très-distinctes.

Les branches à bois sont des bourgeons forts

et vigoureux, de la grosseur du doigt et plus, poussant de trois, quatre, cinq et six pieds de longueur dans les jeunes arbres; elles sont aoûtées dès la première année, c'est-à-dire qu'elles ont l'écorce grise comme les vieux bois.

Les branches à fruit sont tous les autres bourgeons de différentes longueurs, dont les plus forts sont de la grosseur d'un bon tuyau de plume; elles ont depuis six pouces jusqu'à deux pieds de long; et leur couleur, fort différente de celle à bois, est rouge du côté du soleil, et verte du côté du mur.

Les branches à fruit, comme on voit, très-différentes de celles à bois, doivent être divisées en quatre espèces: la première a les yeux ou boutons triples; savoir, un œil à bois entre deux à fruit; la deuxième a les yeux doubles, un à bois et un à fruit; la troisième a les yeux simples, qui ne sont ordinairement que des fleurs; la quatrième sont de petits bouquets d'un à deux pouces, et jusqu'à trois de longueur, garnis tout autour de boutons à fleur, et n'ayant qu'un œil à bois au milieu.

On distingue fort aisément ces différens yeux dès la fin d'août: ceux à bois sont pointus; ceux à fruit sont plus gros et arrondis, et

chaque bouton est accompagné d'une feuille, qui est sa mère nourrice, et qui tombe lorsqu'il est formé.

Premier principe essentiel.

Le beau fruit du pêcher ne vient odinairement que lorsqu'il est accompagné d'un bourgeon à bois, qui sert à lui porter les sucs abondans dont il a besoin pour acquérir cette chair fondante et succulente qui le rend si délicieux. Ce principe très-important, qui caractérise si visiblement la nature du pêcher, va nous montrer manifestement le temps de la taille et la manière de la faire.

Suivant ce principe, tout bouton à fleur qui n'est pas accompagné d'un œil à bois, est stérile, et ne porte point de fruit; les fleurs, aussi belles que les autres, tombent après la floraison sans nouer, ou, s'il reste quelques fruits, ils tombent à moitié formés, et les branches restent nues et sèches sans bois et sans fruits.

La taille ne doit donc se faire que lorsqu'on voit l'œil à bois commencer à se développer, afin de former sa taille sur des boutons fructueux, c'est-à-dire sur des boutons à fleur ac-

compagnés d'yeux à bois, parce que souvent l'hiver fait périr les boutons à bois par les verglas et neiges; il faut par conséquent attendre le développement des yeux, pour être assuré de leur *végétation*: autrement ce serait tailler souvent sur un chicot mort et desséché. Cela fait voir encore que l'on ne doit point attendre que les pêchers soient en pleine fleur; on peut faire la taille avant l'ouverture de la fleur, et même il est très-avantageux de prévenir son entier développement, pour opérer avec plus de facilité.

Deuxième principe essentiel.

Les branches à fruit du pêcher, lorsqu'elles ont une fois rapporté des fruits, n'en donnent plus; il faut donc les renouveler tous les ans.

Cette opération bien essentielle, comme on voit, n'est bien connue et pratiquée qu'à Montreuil. On verra, à l'article du *Remplacement*, la manière de l'opérer.

Ces deux principes exposés vont déterminer l'opération de la taille. Il faut commencer par détacher les arbres entièrement, et les bien nettoyer de tout ce qui se trouve entre eux et les murs.

Les branches à bois sont les premières qui se présentent ; ce sont elles qui doivent porter les branches à fruit ; elles doivent en être garnies dans toute leur longueur. Puisqu'il faut renouveler tous les ans les branches à fruit, comme le second principe en démontre la cause, il faut donc espacer les branches à bois, de façon à pouvoir placer les nouveaux bourgeons qui doivent porter les fruits de l'année suivante, et étendre ces branches à bois autant qu'il est possible, afin d'avoir de beaux arbres et beaucoup de fruits, parce que, *règle générale*, il faut avoir du bois pour avoir du fruit. Pour cet effet, il faut connaître la forme que l'on doit donner au pêcher. Il est très-certain que si l'on ne se met pas bien dans la tête cette formation du pêcher, l'on n'aura jamais un bel arbre, et l'on ne fera que du ravaudage abominable.

De la forme du pêcher.

Le pêcher doit être formé sur deux *branches-mères*, faisant dans leur origine un angle de 90 degrés, afin de forcer la sève à se jeter sur les côtés, d'étendre par ce moyen les arbres avantageusement, et les mettre sûrement à fruit : autrement la sève, n'étant point dévoyée

sur les côtés, se porterait verticalement, et ne produirait qu'une ou deux grosses branches qui surpasseraient bien vite les murs; l'arbre serait tout dégarni des bas, et n'aurait qu'une très-petite étendue.

Sur ces deux branches-mères doivent être distribuées d'autres branches à bois, dans des espaces suffisans pour placer les branches à fruit qui en sortiront, les pouvoir palisser sans confusion, et que l'arbre soit entièrement garni sans aucun vide. On nomme *membres* ces branches à bois secondaires, qui sortiront des deux branches-mères, en rempliront les parties supérieures et inférieures, suivant les espaces qui vont être déterminés.

L'espace entre les branches à bois, appelées *membres*, sera déterminé par la distance nécessaire pour placer les branches à fruit qui en sortiront; la longueur de ces dernières pouvant être d'un pied et demi à deux pieds, il est évident qu'il faudra laisser entre les membres qui les produiront un espace de deux pieds, pour pouvoir palisser ces nouveaux bourgeons, qui rempliront cet intervalle à la fin de leur pousse.

Cet ordre et cette distance déterminés par

les raisons physiques incontestables, la taille des branches à bois sera facile à opérer; ordinairement on les taille du fort au faible, c'est-à-dire dans l'endroit où leur grosseur commence à diminuer; cependant sur les jeunes arbres qui poussent des branches à bois de quatre, cinq et six pieds de long, et qui ont encore poussé dans toute leur longueur des branches à fruit garnies de bons yeux, que l'on nomme *faux bourgeons*, cette taille serait beaucoup trop courte : dans ce cas, il faut l'allonger beaucoup plus, et tailler les faux bourgeons suivant leur force et selon qu'ils sont garnis de bons yeux.

J'ai eu de jeunes pêchers dont la vigueur était si forte, qu'ils poussaient des branches à bois jusqu'à huit pieds de long; je taillais les branches-mères pendant les quatre à cinq premières années, de trois à quatre pieds de long, et en cinq ans ils garnissaient un espace de trente pieds, sur des murs de dix et douze pieds de hauteur, sans aucun vide du bas en haut, avec des fruits partout, et les membres égaux, distribués avec la même régularité de chaque côté. On peut se procurer en tous lieux de tels arbres, en les plantant avec les soins

que j'y ai mis, et l'intelligence nécessaire pour les former et les diriger. On sent bien que les membres supérieurs auront bientôt poussé jusqu'au haut des murs ; c'est pourquoi à la taille on ravalera sur des branches inférieures, et au palissage on couchera au-dessous du chaperon les bourgeons qui surpasseraient ces murs, au lieu de les couper, ce qui ferait avorter tous les yeux inférieurs.

La taille des branches à fruit est également déterminée par les raisons physiques tirées de leur nature et de leur manière de fructifier, exposées ci-devant. On y a vu qu'il y en a de quatre espèces : la première et la deuxième, qui ont des yeux triples et doubles, seront taillées également de deux yeux à fruit jusqu'à quatre, suivant leur force, en observant que ces yeux à fruit soient toujours accompagnés d'un œil à bois, absolument nécessaire, comme je l'ai dit, pour la fécondation du fruit dans les pêches. Lorsque ces branches se trouvent privées de bons yeux dans les bas, on sent bien qu'il faudra alors allonger la taille, inconvénient dont on préviendra le défaut au palissage.

La troisième espèce de branches à fruit n'a

que des boutons à fleur, sans yeux à bois à côté qui puissent les féconder; ne pouvant rapporter des fruits, elles doivent être retranchées, ou si elles étaient nécessaires pour remplir un vide, il faudrait voir si elles auraient un œil à bois dans les bas, et tailler dessus; ce qui pourrait donner une bonne branche à fruit pour l'année suivante : ordinairement elles ont un œil à bois à l'extrémité; c'est toujours le cas de les supprimer, parce qu'elles resteraient dégarnies dans toute leur longueur, ce qui ferait un vide, défaut qu'il faut éviter, et très-commun chez les jardiniers routiniers, qui, voyant cette espèce de branches garnies de fleurs dans toute leur longueur, taillent dessus un bouton à fleur, et la branche reste sèche après les fleurs passées, qui tombent toutes sans nouer.

La quatrième espèce de branches à fruit, n'ayant que deux à trois pouces de longueur, et formant un bouquet de fleur avec un œil à bois au milieu, ne doit point être taillée, le bourgeon à bois qui en sort étant suffisant pour nourrir ses fruits, qui deviennent ordinairement très-beaux et manquent rarement. Ainsi on laisse ce précieux bourgeon partout où il se

trouve, sauf à le supprimer après la maturité du fruit lorsqu'il se trouve sur le devant des branches à bois.

Lorsque les branches à fruit se trouvent être des branches de remplacement, comme il sera expliqué à cet article, et qu'on en aura laissé deux dans les bas pour cet objet, il faut alors ravaler sur la plus basse, et ne pas tailler sur les deux, ce serait une confusion et une défectuosité : car, comme m'ont dit les femmes de Montreuil à ce sujet, *point de cornes!*

La taille faite, il faut attacher avec grand soin toutes les branches, soit à bois ou à fruit, avec de l'osier pour ceux qui ont des treillages, et des clous quand on se sert de loques.

La figure qui est à la fin de cet ouvrage montre la forme que doit avoir un pêcher; on y voit les deux branches-mères AB, AC, d'où sortent les membres D, E, F, qui doivent remplir l'intervalle supérieur entre ces branches, et G, H, I, les membres pour garnir l'espace inférieur. Ces membres sont espacés de deux pieds, pour y placer les branches à fruit qui en proviennent, telles qu'on les voit dans cette figure.

Il est très-essentiel que les deux branches-

mères soient toujours les dominantes de l'arbre, et que les membres ne deviennent jamais plus forts; pour lors ils recevraient la majeure partie de la sève, les branches inférieures dépériraient bien vite, l'arbre se trouverait dégarni et ne s'étendrait plus. C'est ce qui arrive ordinairement dans tous les jardins. La sève, qui est toujours disposée à se porter dans les hauts, coule avec abondance dans les membres supérieurs; on en voit aussitôt quelqu'un croître avec impétuosité, devenir branche dominante au lieu d'être secondaire, ce qui fait que la branche-mère et les membres au-delà décroissent aussitôt et périssent en peu de temps.

C'est par une taille raisonnée que l'on peut se procurer des branches disposées dans cet ordre. Pour y parvenir, il faut prendre l'arbre dès sa plantation. La première année, il faudra couper la tige du pêcher à dix ou douze pouces au-dessus de la greffe. On palissera les bourgeons qui pousseront sur les côtés, et on supprimera ceux de devant et de derrière. On choisira parmi ces bourgeons les deux plus forts, un de chaque côté, pour en former les deux branches-mères, et on veillera avec grand soin pour que ces deux bourgeons soient égaux en

force : sans quoi, la sève s'emporterait d'un côté, et on ne pourrait jamais obtenir l'égalité nécessaire pour former les deux côtés de l'arbre.

Pour parvenir à cette égalité, si on voit un bourgeon qui ait poussé d'un côté beaucoup plus fort que l'autre, il faudra rabaisser ce bourgeon dominant et l'attacher, ce qui ralentira la sève, qui se portera sur le moindre bourgeon de l'autre côté, que l'on aura soin d'élever ; il se fortifiera bientôt ; et lorsque l'égalité sera rétablie dans ces deux bourgeons, on les palissera alors à la même hauteur.

Si cette jeune tige ne poussait qu'un bon bois d'un côté, il faudrait la recouper sur ce fort bourgeon, que l'on redresserait alors pour en former la tige de l'arbre, et on le taillerait sur deux bons yeux placés sur les côtés, pour en avoir les deux branches-mères (attention que l'on doit avoir lors de la plantation), ce qui retarderait d'une année la formation de l'arbre ; on ne doit avoir d'autre but, cette première année, que de se procurer ces deux branches-mères.

La seconde année ne doit nous donner que le membre inférieur G et la prolongation de la mère-branche : pour cet effet, il faudra tailler

les deux branches-mères fort près de la tige, sur deux yeux placés, l'un en dessous pour avoir le membre inférieur, et l'autre en dessus, pour le bourgeon servant à la branche-mère, que l'on aura soin de plier et palisser dans la direction moyenne que l'on voit dans cette figure, ayant grande attention de la mettre très-droite dans cette direction sans la courber, de même que le membre inférieur.

La troisième année, il faudra se procurer le membre supérieur D, et la prolongation de la branche-mère, par la taille marquée 3.

La quatrième donnera le membre inférieur, et toujours la prolongation de la mère-branche par la taille marquée 4.

A la cinquième année, on pourra avoir le membre supérieur E, ainsi que la suite de la mère-branche, et ainsi continuer la formation de l'arbre; il doit être entièrement formé à la sixième année : s'il a été bien planté et bien conduit, il doit remplir au moins un espace de quatre toises.

Cependant tous les sujets ne se prêtent pas facilement à cette forme régulière et nécessaire pour former un bel arbre. Souvent il s'en trouve de difficiles à amener à une aussi belle forme ;

les membres supérieurs attirent abondamment la sève, qui cherche toujours à se porter verticalement : alors ces membres deviennent dominans sur les mères-branches. Pour éviter un défaut si préjudiciable, il faut une grande attention pour ne pas laisser dominer ces membres : pour cet effet, il faut, après la taille, 1.° ne pas attacher ces membres verticalement, mais les incliner sur la mère-branche, comme on le voit dans la figure, afin de donner moins de facilité à la sève.

2.° On doit au palissage mettre la mère-branche sur le plus fort bourgeon qui aura poussé à son extrémité, et en laisser un moindre à l'extrémité de la branche destinée à faire un membre.

3.° Si, malgré ces précautions, le bourgeon supérieur d'un membre devenait plus fort que celui de la branche-mère, ce serait une très-grande faute de tailler sur ce bourgeon dominant du membre où il se trouve : dans ce cas, il faut absolument ravaler la branche-membre sur un bourgeon inférieur, moindre en force que celui qui forme la suite de la branche-mère, et même, s'il est nécessaire, laisser à l'extrémité de la taille du membre quelque brin-

dille à fleurs pour amuser la sève ; et empêcher par là qu'elle ne s'emporte trop fortement dans les membres supérieurs ; car, je ne cesserai de le répéter, pour former un bel arbre d'une très grande étendue, portant abondamment de beaux fruits, il est absolument nécessaire que les deux mères-branches dominent sur toutes les autres branches à bois, tant supérieures qu'inférieures, et qu'elles forment comme deux arbres placés obliquement de chaque côté du tronc, dont les deux branches soient les tiges, et les membres des branches à bois du second ordre, d'où sortent les branches à fruit.

C'est ainsi que la nature forme des pêchers sans art dans les pays chauds, comme nos provinces méridionales et l'Italie ; on n'y a ni murs ni abris ; on jette un noyau en terre, il en sort une tige forte et vigoureuse qui s'élève droite, et forme la branche-mère. Tout autour sortent des branches à bois moins fortes, qui sont les membres, et sont garnies de branches à fruit pendantes de tous côtés, ayant de magnifiques et délicieuses pêches.

Ce sont deux de ces arbres qu'il faut savoir former et placer de chaque côté de notre basse-tige : pour cet effet, supprimer les membres de

devant et derrière, et espacer suffisamment les membres des côtés pour y placer, sans confusion et sans se croiser, les branches à fruit nouvelles qu'une taille raisonnée doit procurer chaque année.

Pour obtenir des deux côtés de l'arbre une forme régulière, il est nécessaire de tailler les deux membres correspondans sur des bourgeons de même force, et à la même hauteur chaque année; observer la même précaution pour la taille des branches-mères. Il faut, à la vérité, beaucoup d'attention et d'étude pour parvenir à cette direction savante d'un arbre si difficile à gouverner; mais c'est à l'intelligence du cultivateur à pourvoir à tous les cas qu'il est impossible de détailler; science qu'il ne peut acquérir que par de longues observations et beaucoup d'années de travail.

On a vu par les détails précédens qu'il faut tailler très-long les branches à bois, et même tailler sur les nouvelles branches les bourgeons à fruit qu'elles ont poussés l'année précédente, et qu'on doit tailler court les branches à fruit; il n'y a qu'à Montreuil où on suive cette pratique, partout ailleurs les jardiniers routiniers font tout le contraire : ils taillent court les

branches à bois, ou même les suppriment tout-à-fait, disant que ce sont des *gourmands*, dénomination imaginée par la plus profonde ignorance.

Après cette mutilation meurtrière, ils taillent fort long les branches à fruit : les voyant garnies de fleurs tout le long, ils n'osent les réduire à leur juste force. Si l'année est favorable, elles donnent beaucoup de fruit, et ne font que quelques minces productions en bois. Par une pratique si contraire à la physique naturelle des arbres, la sève, arrêtée dans son cours, s'extravase de tous côtés, forme des gommes et des chancres, et fait bien vite périr les arbres qui, pendant cette courte durée, étant dépourvus de bons bois, ne peuvent avoir ni étendue ni fruits. C'est ainsi qu'on voit, dans tous les jardins des particuliers, de petits pêchers plantés les uns sur les autres, pleins de calus, de chicots, défigurés, déformés et rabougris, tout dégarnis des bas, et n'ayant plus que quelques mauvais bois qui surpassent les murs. On dit ensuite que le pêcher ne dure pas : ce sont vos massacrages, jardiniers routiniers, qui détruisent si promptement un si bel arbre !

DEUXIÈME OPÉRATION.

De l'Ébourgeonnement.

L'ébourgeonnement est la suppression des bourgeons superflus. Cette opération se fait ordinairement dans le mois de mai, lorsque les plus forts bourgeons ont acquis de dix pouces à un pied de long. On ôte tous ceux qui ont poussé devant et derrière les branches à bois, et on ne conserve que ceux placés sur les côtés : par cette pratique, on ne réserve que les bourgeons nécessaires pour garnir l'arbre, bien placés, et qui, mieux nourris par le retranchement des bourgeons inutiles, deviennent plus féconds et plus fructueux, et forment de meilleures branches à fruit et à bois. Surtout il faut veiller soigneusement que le bourgeon terminal des branches à bois soit le meilleur, afin de former la suite de bonnes branches à bois ; et si le dernier œil de la taille avait manqué ou fait de faibles pousses, il faudrait ravaler sur le bourgeon inférieur le plus fort ; c'est principalement aux branches-mères qu'il faut que ce bourgeon qui sort de l'extrémité de la taille, soit fort et vigoureux pour former toujours la suite d'une tige dominante.

A l'égard des branches à fruit, il n'y faut toucher que lorqu'on verra le fruit noué et assuré ; alors il faudra supprimer tous les bourgeons dénués de fruit. Si ces fruits ont manqué à l'extrémité de la branche taillée, il faudra la ravaler sur le bourgeon inférieur accompagné de fruit, et supprimer ceux au-dessous sans fruit, à l'exception cependant d'un ou deux des plus bas, qu'il faut toujours conserver avec le plus grand soin, pour les raisons qui seront expliquées à l'article du remplacement; et même il faudrait ravaler entièrement la branche sur ces bourgeons inférieurs, s'il n'avait noué aucun fruit dessus.

TROISIÈME OPÉRATION.

Du Palissage.

Le palissage ne doit se faire que lorsque les bourgeons ont acquis assez de force et de longueur pour pouvoir être attachés avec facilité ; on doit le retarder, le plus qu'il est possible, par deux raisons faciles à sentir : la première est que le fruit, trop tôt découvert, est souvent brûlé par l'ardeur du soleil ; au lieu que, conservé sous les bourgeons et les feuilles, il

se perfectionne et acquiert de la force pour mieux résister à la chaleur brûlante dont il se trouve atteint en sortant de ses abris ; c'est pourquoi il serait très-avantageux d'avoir un temps couvert ou pluvieux lors du premier palissage, pour qu'il ne soit pas tout de suite exposé à un soleil ardent, qui lui est autant nécessaire lors de la maturité, qu'il lui est préjudiciable dans un temps où il est encore tendre et délicat.

La seconde raison se tire du grand nombre de bourgeons que l'on retranche au palissage. Si cette soustraction se faisait trop tôt, cela ferait pousser de toutes parts les yeux à bois des nouveaux bourgeons, et donnerait une quantité de faux bourgeons incapables de fruits pour l'année suivante.

D'ailleurs, par le retard, on laisse acquérir aux bourgeons une certaine force et assez d'étendue pour pouvoir les palisser tous, et ne pas être obligé de recommencer quatre jours après : malgré cela, il faudra y revenir plusieurs fois dans l'été. Un jardinier qui aurait cinquante beaux pêchers plantés à quatre toises, aurait assez d'ouvrage, s'il voulait les bien soigner, jusqu'après la maturité des fruits ; car,

lorsqu'il aura fini le palissage, qui doit durer un mois au moins, il faudra recommencer sur les premiers palissés, et toujours continuer jusqu'après la cueillette, où alors il faudra travailler à l'opération du remplacement, dont il sera parlé ci-après.

Le palissage se diffère ordinairement au mois de juillet, tant par les raisons expliquées, que pour ne pas le faire avant que les fruits soient assurés, ce que l'on ne peut savoir qu'après le solstice, parce que c'est dans ce temps que la nature, qui ne travaille que pour la fécondité des germes, est occupée à former l'amande des fruits : tous ceux dont l'amande est viciée tombent dans ce temps; on en voit beaucoup par terre, que l'ignorance des lois de la nature attribue si mal à propos aux mauvais vents et aux intempéries, tandis que cette chute ne provient que du vice des germes reproductifs; ce qui fait que tous ces fruits inféconds, abandonnés par la nature, qui ne veut point opérer pour l'infertilité, meurent et tombent. Ouvrez tous ces avortons, et vous verrez la vérité de ces justes observations.

La végétation, occupée alors uniquement à la formation de l'amande, n'agit point sur les

bourgeons ; on les voit rester sans pousser pendant environ quinze jours, après quoi toutes les bonnes amandes étant assurées, la végétation reprend son cours dans les bourgeons ; on les voit croître avec vigueur, et ils s'allongent à vue d'œil. C'est ce qu'on appelle la *pousse d'août*. C'est véritablement alors que l'on doit faire le palissage, en commençant par les pêchers les premiers mûrs.

On doit observer cependant qu'on doit prévenir ce temps pour les jeunes pêchers qui ne sont pas encore formés, et qui n'ayant pas de fruits ou très-peu, poussent vivement, dès la première pousse, de forts bourgeons qu'il faut palisser de bonne heure, tant pour décharger ces jeunes sujets des bois inutiles et mal placés, que pour plier et disposer facilement les bourgeons à bois, suivant la forme qu'ils doivent prendre, avant qu'ils aient acquis assez de force pour se prêter, avec moins de facilité, à la direction où il faut les assujettir, et encore pour empêcher qu'ils ne soient pas rompus par les grands vents ; cette mutilation rendrait l'arbre défiguré et très-difficile à pouvoir ensuite lui donner une belle forme.

Par la même raison, l'on doit veiller sur les

forts bourgeons des branches à bois des arbres formés, et les palisser dans la direction qu'ils doivent prendre pour faire la suite de ces branches avant le temps désigné pour le palissage général, afin d'éviter les accidens qui pourraient nous priver des bons bois nécessaires pour former le corps des arbres. C'est ainsi qu'en n'examinant pas la nature on agit toujours en aveugle, à contre-sens, et on ne fait que de détestables ouvrages.

Le palissage se fait avec du jonc pour ceux qui ont des treillages, ou avec des clous et des loques pour les murs sans treillages, et couverts d'un enduit de plâtre, comme à Montreuil. Dans l'un ou l'autre cas, il faut attacher tous les bourgeons, soit à bois ou à fruit, de plusieurs liens lorsqu'ils ont quelque longueur, en observant de ne les point croiser, de les espacer également, et assez distans pour ne pas faire confusion et un chiffonnage abominable. Pour cet effet, il y aura une suppression considérable; 1.° tous les bourgeons qu'on ne pourrait placer sans confusion; 2.° tous ceux qui seraient venus sur les derrières et devant de nouveaux bourgeons à bois, en ayant soin de ne les pas couper tout près de l'écorce, à cause des gommes et

des chancres que cela pourrait occasionner, mais au moins à un demi-pouce de longueur, que l'on supprimera à la taille du printemps suivant. En observant cependant de n'ôter que les bourgeons inférieurs, et qui paraîtraient vouloir dominer sur les bourgeons qui doivent servir à la prolongation de ces branches, on laissera les faux bourgeons de l'extrémité, encore petits et tendres, pour amuser la sève, et on palissera ceux des côtés assez forts pour cela. De même il sort des yeux de l'extrémité des branches à bois des bourgeons doubles et triples, il faudra n'en conserver que le meilleur à chaque œil et supprimer les autres, si on ne l'a pas fait à l'ébourgeonnement. 3.° Tous les bourgeons qui seront venus à côté des fruits doivent être coupés à trois ou quatre feuilles; leur suppression totale les ferait périr. Comme on l'a dit, on ne doit conserver qu'un ou deux bourgeons des plus bas venus sur ces branches à fruit, les palisser pour servir au remplacement de ces branches, et ravaler sur ces bourgeons inférieurs, s'il n'était resté aucun fruit. Dans les palissages suivans, on continuera d'attacher les bourgeons à mesure qu'ils pousseront; on supprimera à chaque fois les faux bourgeons

qu'on avait laissés pour amuser la sève sur les bourgeons à bois, qui depuis ont acquis de la force, en laissant de même les nouveaux de l'extrémité, et palissant toujours ceux des côtés.

Aux derniers palissages, on laisse même tous ces petits faux bourgeons qui poussent à l'extrémité de tous les forts bourgeons, et les font paraître comme des hérissons. On ne les ôte qu'à la fin de septembre ou en octobre, lorsque la sève est passée, afin que leur suppression, lorsque la sève est encore en action, ne la fasse pas agir sur les yeux des bas qui doivent donner les jets du printemps suivant, et ne les fasse pousser. C'est ainsi que le pratiquent les ingénieux cultivateurs de Montreuil, toujours guidés par des raisons physiques dans leurs opérations.

Des soins nécessaires aux fruits.

Quoiqu'il tombe beaucoup de fruits dans le temps du solstice, cependant, lorsque l'année est favorable, il en reste encore beaucoup trop, ce qui préjudicierait à leur grosseur, qualité, et à la végétation des bourgeons. Il vaut mieux n'avoir qu'une quantité raisonnable de beaux et bons fruits que le double de petits et insipides.

C'est pourquoi il faut, lors du palissage, supprimer ce qu'il pourrait y avoir de trop, comme les fruits doubles ou triples, et quelquefois quatre ou cinq ensemble en petits bouquets. C'est au discernement à juger les moins bons, et ôter quelques-uns de ceux qui, ainsi groupés, empêcheraient le développement des autres.

Un autre soin bien important, est de découvrir les fruits avant la maturité, tant pour leur faire avoir un beau coloris, que pour leur donner par ce moyen la qualité qu'ils ne peuvent acquérir sous les feuilles : pour cet effet, il faut ôter toutes les feuilles qui les couvrent, en les coupant avec la serpette au-dessus de leur support, et non en les arrachant, ce qui ferait tort aux boutons. Cette opération ne doit se faire entièrement qu'environ quinze jours avant la maturité pour les pêches rouges, comme *pourprée hâtive*, *petite* et *grosse mignonne*, *galante*, *madeleine de courson* et *violette*, ayant soin d'y parvenir par gradation, et non tout d'un coup, pour ne pas exposer le fruit à être brûlé. A l'égard des autres pêches qui viennent après celles-ci, et qui n'en ont jamais le vif coloris, pour quoi on ne les appelle plus *pêches rouges*, il faut les découvrir plus tôt pour leur donner

toute la couleur et saveur qu'elles peuvent prendre dans cette saison moins chaude, ce qui se fait ordinairement dès le commencement de septembre.

De la cueillette des pêches.

Il faut empoigner la pêche avec les cinq doigts, et, en tirant doucement, elle vient aussitôt à la main, si elle est mûre, ce qu'on connaît facilement par une teinte jaune qui paraît au travers de son coloris. Rien n'est plus préjudiciable et ne caractérise mieux l'ignorance que de poser le pouce dessus et presser la pêche pour voir si elle mollit dessous, et juger par là de sa maturité. Certainement c'est lui faire une meurtrissure qui la fait pourrir en vingt-quatre heures. C'est la même ineptie qui les fait tirer avec force et arracher même avec la queue plutôt que cueillir, ensuite entasser en pyramide dans des paniers profonds et étroits. Portées ainsi dans les marchés de Paris, elles y seraient vendues moitié moins que celles de Montreuil.

Ces intelligens cultivateurs, qui connaissent si bien toute la délicatesse d'un si beau fruit, ont des paniers à cueillir, grands et plats, avec un rebord de trois pouces seulement. Ils étendent

dessus de vieilles tapisseries de Bergame, pliées en double; et après les avoir cueillies avec toutes les attentions que je viens de dire, ils les posent doucement sur ces tapis, et mettent encore dessous une feuille de vigne, les portent avec précaution dans la fruiterie et les déposent sur de grandes tables ainsi tapissées. Ensuite, avec des brosses douces, ils les brossent légèrement et très adroitement sans leur faire la moindre meurtrissure, pour en ôter ce duvet blanc et épais qui les couvre, ce qui donne à leur coloris toute la vivacité dont il est empreint, et une beauté qui charme la vue; après quoi elles sont très-bien arrangées avec des feuilles de vigne sur de petits paniers plats de huit pêches chacun, dont ils mettent une douzaine sur leurs noguets, entrelacés et couverts de feuilles, par dessus une toile qui attache le tout; elles sont ainsi portées, sans être endommagées, dans les marchés, où ils vont toute la nuit faire leur vente dès le jour, et retournent ensuite cueillir, arranger, pour repartir la nuit pour une nouvelle vente.

Quelle peine et quels travaux pour la culture et la vente! C'est le métier qu'ils font tout l'été, qui à peine leur laisse le temps de som-

meiller un peu. On peut bien dire que ces laborieux cultivateurs gagnent, à la sueur de leur front, le prix bien mérité qu'ils tirent de leurs fruits.

QUATRIÈME OPÉRATION.

Du Remplacement.

Cette opération, absolument essentielle au pêcher, qu'il faut répéter tous les ans, n'est cependant pratiquée qu'à Montreuil : partout ailleurs les jardiniers routiniers taillent très-long les branches à fruit; elles ne poussent qu'un bourgeon faible à l'extrémité; ils allongent encore l'année suivante ce bourgeon terminal, dont une médiocre pousse, qui vient au bout, est encore traitée comme les précédentes; et à la troisième année la branche à fruit, si elle n'est pas morte, se trouve allongée de trois pieds, ayant à peine quelque jet à son extrémité: tout le bas reste nu, l'arbre devient vide, défaut irréparable, le pêcher ne repoussant presque jamais de ses vieux bois.

Au contraire, par le remplacement, on a continuellement de nouvelles branches à fruit

bien conditionnées tout près des branches à bois ; l'arbre est toujours plein et en état de donner de beaux fruits en abondance. Ce travail se fait aussitôt la cueillette des fruits. J'ai exposé ci-devant qu'ils ne fallait laisser sur les branches à fruit qu'un ou deux bourgeons, qu'on aura eu grand soin de tirer des yeux les plus bas, et d'en favoriser l'accroissement par la suppression de tous ceux qui se trouvent au-dessus, avec les précautions que j'ai indiquées. Il faut donc, après le fruit recueilli, ravaler les branches à fruit sur l'un ou les deux bourgeons inférieurs conservés. En ôtant ainsi ces chiffons inutiles de branches qui ont rapporté des fruits, on donne de la sève et de la force aux bons bourgeons qui doivent les remplacer ; ils se trouvent par là bien mieux en état de donner des fruits l'année suivante que si l'on avait attendu la taille prochaine pour faire ce retranchement, ce qui prépare l'opération du printemps et la rend bien plus facile.

Des différentes espèces de pêches.

Je ne parlerai que des meilleures, qui se succèdent depuis juillet jusqu'en octobre.

*

En juillet, les *avant-pêches* rouges et blanches, fort petites, mais très-bonnes : la rouge est préférable.

Au commencement d'août, la *pourprée hâtive*, la *madeleine blanche* et la *petite mignonne*, toutes trois excellentes : la première a un vif coloris, ainsi que ses fleurs, et est assez belle, de vingt-sept lignes de diamètre. La *madeleine blanche*, de la même grosseur, a aussi les fleurs grandes, mais pâles, et n'a qu'une légère teinte de rouge du côté du soleil.

La *petite mignonne* a les fleurs les plus petites de tous les pêchers ; ses fruits, de la grosseur d'une noix, sont très-colorés et d'un excellent goût ; l'arbre pousse vigoureusement et charge beaucoup : j'en ai eu qui, à cinq ans, avaient déjà quatre cents pêches. La petitesse de ses fruits fait qu'on le ménage moins à la taille qu'un autre, et qu'on n'en ôte aucun ; ils mûrissent tous très-bien dans cette saison si favorable aux pêches.

A la mi-août commencent la *grosse mignonne* et la *galande*, qui durent le reste du mois, et se prolongent dans les premiers jours de septembre à l'exposition du couchant. Ce sont les deux plus belles de toutes les pêches et des

meilleures, ayant ordinairement neuf pouces de tour et jusqu'à onze.

La *grosse mignonne* fait un bel arbre, des plus vigoureux et très-fécond, qui vient bien aux trois expositions. Ses fleurs sont les plus grandes de toutes, ayant huit lignes de hauteur et largeur, d'un beau rouge au milieu. Le fruit, s'il est découvert à temps, acquiert un vif coloris du côté du soleil.

La *galande* a une saveur plus fine que la précédente, et devient ordinairement un peu plus grosse; mais l'arbre est plus délicat, et demande des expositions du midi et du levant; il est plus sujet à la cloque qu'un autre : par toutes ces raisons, il doit être plus ménagé à la taille et soigné avec grande attention. Malgré toutes ces précautions, j'en ai eu qui étaient si fort attaqués de la cloque dans tout un espalier du levant, que la végétation était tout-à-fait arrêtée, et je voyais les arbres près de périr. Pour y remédier, je les ai entièrement détachés du mur, j'ai tiré toutes les branches en avant pour les exposer à l'air, et les faisais arroser tous les soirs, en jetant de l'eau avec l'arrosoir sur toute la surface de l'arbre. Par ce moyen, ils ont repris leur sève; repoussés de toutes parts, je les ai

rattachés en août, et ils étaient aussi beaux que les autres à la fin de l'été. Les fruits sont d'un rouge pourpre et entièrement colorés, s'ils ont été bien découverts. Les fleurs n'ont que cinq lignes de hauteur, et d'un rouge vif.

Au commencement de septembre, succèdent aux deux espèces précédentes les grosses et petites violettes hâtives, qui sont bien moins grosses, mais beaucoup plus fines, et les plus délicieuses de toutes les pêches; elles sont lisses et sans duvet; la peau, du côté du soleil, d'un violet foncé; les fleurs à-peu-près comme la bourdine. L'arbre pousse moins en bois que les autres, mais est très-fertile, et a ses branches à fruit très-garnies de boutons, plus rapprochés que dans les autres espèces. Ces deux variétés durent environ dix jours.

Aux pêches rouges qu'on vient de décrire succèdent celles de la seconde saison, qui n'ont plus cette couleur foncée des premières, et sont seulement teintes d'un rouge clair du côté du soleil.

L'*admirable* et la *chevreuse tardive* succèdent aux violettes, et remplissent l'intervalle entre elles et les *bourdines*. L'*admirable* fait un bel arbre, mais délicat, et demande l'exposition du midi. Ses fleurs, de couleur de rose, sont de

moyenne grandeur ; le fruit en est très-beau et excellent.

La *chevreuse tardive* , qui vient en même temps , est moins grosse , mais charge beaucoup plus. Ses fleurs , plus petites que la *bourdine* , qui lui succède , sont aussi moins colorées. La fertilité de ce pêcher , qui vient bien aux trois expositions , fait qu'il est beaucoup cultivé à Montreuil, où l'on trouve peu d'*admirables*.

A la fin de septembre , commence la *bourdine*, qui se prolonge jusqu à la fin d'octobre à l'exposition du couchant ; petites fleurs d'un rouge plus foncé par les bords , de quatre lignes de hauteur : le fruit, très bon dans les années chaudes , devient aussi beau que la *grosse mignonne* , mais n'en est point une variété, comme l'avance un auteur qui nous a donné quatre volumes sur la culture des jardins; il faut n'avoir jamais vu de pêches pour classifier ainsi deux espèces si différentes , et oser avancer *qu'elles mûrissent en même temps , sont teintes des mêmes couleurs , et que la* bourdine *est d'un goût plus* parfait. Ce sont toutes faussetés manifestes : l'une mûrit dès la mi-août , a les fleurs très-grandes , la peau d'un beau coloris , le noyau très petit ; l'autre mûrit en octobre , a les fleurs moitié moindres , la peau légèrement teinte de

rouge, le noyau très-gros et incrusté bien plus profondément que dans la première.

Le *teton de Vénus* et la *royale* sont absolument la même espèce que la *bourdine*, que les auteurs peu instruits nous classifient sous trois noms différens; elles ont même fleur, même forme, grosseur et couleur, et mûrissent en même temps. Le mamelon si vanté du *teton de Vénus*, comme aux trois prétendues espèces, n'est qu'accidentel, ne vient pas tous les ans, ni à toutes les pêches d'un même arbre; ainsi on ne voit nulle raison d'en former trois variétés : il est bon de détruire une fausseté qui n'est qu'un charlatanisme des pépiniéristes.

Des Abris.

Le pêcher, qui rapporte de si beaux et bons fruits dans les pays chauds, planté en plein vent, n'en donne que de médiocres et très-mauvais dans le climat de Paris; c'est pourquoi il lui faut des murs et des abris. On ne peut mieux instruire les amateurs de jardins qu'en rapportant ce que pratiquent, pour cet usage, les ingénieux cultivateurs de Montreuil.

Le premier abri dont ils se servent est une tablette de quatre pouces de largeur au bas du chaperon de leurs murs : comme ils palissent à la

loque, cette avance est suffisante pour faire toute l'année un petit couvert à leurs arbres attachés sur les murs, et les préserver de la chute perpendiculaire des pluies et frimas qui pourraient endommager les yeux des branches à bois et à fruit.

Pour ceux qui ont des treillages qui éloignent les arbres du mur, il faudra une tablette de six pouces; elle servira à conserver les treillages, en même temps qu'elle pourra être utile aux arbres.

Pour préserver des gelées et froidures du printemps, les Montreuillois ont imaginé un autre abris; c'est le paillasson. Pour en faire usage, ils font sceller sous le chaperon de leurs murs des échalas faisant saillie d'un pied et demi, et placés à la distance de deux pieds huit pouces, sur lesquels ils attachent avec de l'osier ces paillassons, de longueur ordinaire de neuf pieds, pour pouvoir porter sur quatre échalas, et les déborder de six pouces, afin qu'ils puissent se croiser et être attachés deux ensemble au même échalas, après avoir mis deux liens aux échalas intermédiaires, un à chaque traverse, dont sont formés les paillassons, qui auront seulement un pied et demi de largeur.

On pose ces paillassons dès le mois de février, avant l'ouverture des fleurs et la taille des arbres; on les laisse jusqu'à la mi-mai lorsqu'on présume

ne plus craindre de gelée. Comme ils sont mis horizontalement, cela n'empêche point qu'on puisse faire la taille, suivre les travaux nécessaires pendant tout ce temps, voir la pousse des arbres, leur floraison et tous les effets de la végétation, ainsi que de visiter souvent les espaliers, pour en détruire les limaçons, chenilles et autres insectes qui rongent les jeunes pousses et les embryons des fruits. On peut assurer que ce simple abri conserve les fleurs beaucoup plus long-temps et leur donne un coloris plus vif; on se procure par là une agréable jouissance de quinze jours de plus, outre l'avantage de la conservation des fruits, qui sont l'objet précieux de nos désirs et de nos travaux.

Les paillassons se font à Montreuil avec des traverses de cercles, qu'on doit se procurer avant qu'ils aient été pliés; on en pose deux par terre, à la distance d'un pied; on met dessus ces cercles de la paille, que l'on replie d'un côté en deux; ensuite on met deux autres traverses sur les premières, et on les lie ensemble avec de l'osier, pour tenir la paille, que l'on taille avec des ciseaux du côté où les deux bouts se rassemblent. Les traverses seront de neuf pieds de long, et la paille qui formera la largeur du paillasson sera coupée à un pied et demi. On aura soin de ne lui donner qu'une légère épaisseur.

Il ne sera pas inutile de dire quelque chose sur la construction de leurs murs, et de la manière de les disposer pour recevoir le plus avantageusement les influences du soleil dans chaque exposition. Ils sont formés avec de très-petits moellons et des plâtras, s ils en peuvent avoir, maçonnés avec du plâtre, qu'ils ont abondamment dans leur canton, et recouverts ensuite d un enduit de plâtre d'un pouce d'épaisseur, afin de pouvoir aisément ficher partout les clous dont ils se servent pour attacher leurs arbres. Ces murs n'ont qu'un pied d'épaisseur, et sont construits d'aplomb, afin de conserver la perpendicularité à leurs arbres, et par ce moyen les préserver facilement de la gelée, qui tombe toujours verticalement, et de toute chute de pluies et de frimas perpendiculaires, qui, par le moyen de leurs tablettes, ne les touchent qu'obliquement.

A l'égard des expositions, il y a toujours un mur principal qui est au midi. A six pieds de distance et le long de ce mur, ils en construisent d'autres en équerre, éloignés les uns des autres de cinq à six toises: ces murs secondaires ont les deux expositions du levant et du couchant, de façon que leur direction soit dans le couchant d'une heure, c'est-à-dire que le soleil ne donne sur la

partie du couchant qu'à une heure après midi, et qu'il quitte alors le levant ; disposition qu'une longue expérience leur a démontrée la plus favorable, afin qu'ils soient exactement perpendiculaires par le mur du midi. On voit bien qu'il a fallu que la direction de ce mur fût un peu inclinée vers le couchant.

Par cette disposition, leurs jardins forment une suite de parallélogrammes, dont les deux bouts aboutissent vers les murs du midi et du nord, en y laissant seulement un espace de six à huit pieds. On met des poiriers aux murs du nord, comme des *beurrés*, *crassanes* et *saint-germain*, qui y viennent très-bien : les trois autres expositions sont pour les pêchers et les abricotiers.

On laisse, tout le long des murs, une plate-bande ou moins de six pieds, qui sert d'allée pour faire tous les travaux que demandent les arbres : c'est pourquoi on n'y plante absolument rien : les Montreuillois ont assez de jugement pour sentir que, s'ils cultivaient quelque chose sur ces plates-bandes, cela nuirait beaucoup à la végétation de leurs espaliers, et empêcherait de pouvoir les visiter tous les jours pour y donner les soins nécessaires.

Cette méthode, dont le mérite est apprécié

par le simple bon sens, est bien contraire à ce qui se pratique dans tous les autres jardins : on y voit, le long des espaliers, des plates-bandes de quatre à cinq pieds, toujours chargées de végétaux, comme pois, fèves, haricots, salades, qu'on laisse monter en graine, et parmi lesquels on trouve souvent des herbes de toute espèce qui y croissent et grenent.

Comment veut-on qu'un terrain ainsi dévoré puisse fournir la subsistance aux arbres qu'il doit nourrir, et comment y faire la taille, le palissage et autres cultures (1)? Aussi ne voit-on, le

---

(1) Un des inconvéniens bien connus de ces plates-bandes garnies de productions plus ou moins serrées, c'est qu'elles servent de pâture et de refuge à des milliers d'insectes de toutes les couleurs, qui passent successivement des légumes aux arbres fruitiers, et qui y exercent impunément leurs ravages, malgré la surveillance la plus active.

Mais on est tenté de profiter de telle ou telle exposition pour avoir des primeurs, des pois plus précoces; le jardinier qui n'a pas la ressource des couches à châssis et cloches, s'empare des plus belles plates-bandes, pour pouvoir au moins présenter de belles laitues à ses maîtres; et l'on sacrifie ainsi aux jouissances passagères de quelques jours, le plus bel ornement et l'un des produits les plus agréables de nos jardins.

Je vous le répète donc, optez entre les deux cultures, et ne sacrifiez pas l'une à l'autre. (*Note nouvelle*).

long de ces murs, que la difformité et l'infécondité. On laisse en avant de ces plates-bandes ainsi épuisées et inabordables, de belles allées larges de sept à huit pieds, bien sablées, où les maîtres, aussi instruits que leurs jardiniers routiniers, promènent leur insouciance sans s'apercevoir de toutes ces abominations. On ne finirait jamais, s'il fallait répéter toutes les pratiques vicieuses et insensées mises en usage dans tous les jardins pour nuire aux arbres, au lieu des moyens nécessaires pour les faire prospérer et les féconder; cependant il ne faut qu'une très-médiocre judiciaire pour sentir des raisons aussi palpables.

Il ne faut pas passer sous silence une pratique non moins erronée et des plus folles, c'est de planter des chasselas entre les pêchers, à peine espacés de dix pieds, où on met souvent encore une demi-tige entre deux; de faire ensuite des cordons sur le haut des murs. On voit donc des basses tiges, des demi-tiges et des chasselas les uns sur les autres, croisés, liés et attachés ensemble. C'est ainsi que sont fagotés presque tous les espaliers des jardins de Paris. On peut juger, par ces abominations, des jardiniers et des maîtres: ils appellent cela planter *à la Quintinie*; il serait plus juste de dire *planter à la diable*.

Malgré les soins des Montreuillois pour ne laisser jamais croître aucune plante parasite sur leurs plates-bandes, ils sentent bien que la terre s'épuise par les belles productions de fruits que fournissent chaque année leurs arbres. Pour y remédier, ils fument, tous les trois ou quatre ans, leurs plates-bandes, et mettent en automne quatre ou cinq pouces de fumier sur la totalité; ils l'y laissent ainsi tout l'hiver, et le renterrent avec la fourche après la taille.

Ils ne font qu'un seul labour à leurs plates-bandes après l'opération de la taille, toujours avec la fourche, et très-léger, pour ne pas endommager les racines de leurs arbres. Dans tous les autres temps de l'année, ils n'y pratiquent que des ratissages, comme je l'ai dit. Il est très essentiel de ne point faire ce labour pendant la fleur: les exhalaisons que produirait alors le terrain nouvellement remué seraient fort nuisibles aux fleurs, et feraient couler les fruits; il faut donc prévenir l'ouverture des fleurs, ou mieux attendre que les fruits soient noués.

Une pratique qui paraît meilleure, dont commencent à faire usage les cultivateurs les plus ingénieux de ce village, est de ne point labourer du tout, excepté dans l'année de la fumaison, et

de se contenter des ratissages. Ils ont observé qu'ils avaient par là beaucoup moins de perce-oreilles, insectes si nuisibles aux fruits, parce qu'ils font facilement leurs nids dans une terre remuée. Pour ceux qui mettent toutes sortes de plantes sur leurs plates-bandes, c'est un moyen assuré d'en avoir en abondance; car c'est sous ces plantes que ces insectes pullulent et se reproduisent sans fin.

De la plantation.

J'ai dit avoir planté à trente pieds, et en cinq ans avoir eu des arbres qui remplissaient entièrement cet espace, ce qu'on pouvait se procurer partout. Voici les moyens que j'ai employés. J'ai fait creuser des tranchées de quatre pieds de profondeur, au fond desquelles j'ai posé la fondation de mes murs, bâtis en bons moellons, à chaux et sable, n'ayant point de plâtre dans les lieux où je les construisais. Je les ai élevés de quatorze pieds pour en avoir dix au-dessus du terrain. Le chaperon était fait avec des pierres de taille de deux à trois pouces d'épaisseur, assemblées en feuillures, et formant une tablette de six pouces, avancement nécessaire, parce que je me servais

de treillages. Sous ce chaperon étaient mises, à trois pieds de distance, des barres de fer traversant le mur, et sortant de deux pieds pour recevoir les paillassons.

Ces murs ainsi construits, je faisais défoncer les plates-bandes de quatre pieds de profondeur et dix de largeur, enlever à mesure tout ce qui se trouvait de mauvaise terre; je faisais passer toutes les bonnes à la claie, et remplir ce qui me manquait par des terres préparées et mûries, également passées à la claie, dont j'avais toujours des amas; ensuite je plantais avec grand soin des sujets bien choisis, dont j'ai su diriger la végétation, qui ne se prêtait pas toujours facilement aux formes auxquelles je voulais l'assujettir. Je tenais mes plates-bandes de dix pieds de large, toujours nettes et propres, sans y souffrir la moindre herbe, afin que mes arbres pussent étendre leurs racines comme leurs têtes.

Dans les sécheresses, je faisais arroser : on pratiquait une petite fosse au pied des arbres, où on jetait deux et jusqu'à quatre arrosoirs d'eau pour les grands arbres chargés de fruits, et un seul pour les jeunes et nouveau-plantés. Aussitôt l'eau imbibée, on rabattait la terre

dans la fosse. On répétait cette opération tous les deux jours : dans les grandes sécheresses, je faisais arroser sur toute la surface de l'arbre, tous les jours au soir, pour ceux qui languissaient. Voilà tout le secret dont je me suis servi pour avoir de si belles productions en si peu de temps : on voit bien que cela est praticable partout.

Mes soins pour la plantation étaient de choisir dans les pépinières les sujets les plus forts, greffés de quatre à six pouces au-dessus de terre, ayant une seule tige sortant bien droite de sa greffe sans être courbée ou en trompette, et ayant de bons yeux au-dessus de la greffe ; de ne planter que des sujets greffés d'un an et non rebottés, c'est-à-dire qui, ayant mal poussé la première année, ont été recoupés sur un œil au-dessus de la greffe, et ont fait une plus forte pousse la seconde année. Ces sujets ne valent jamais rien. Je ne plantais que des pêchers greffés sur amandier et non sur prunier : ces derniers ne font jamais d'aussi beaux arbres et ne rapportent pas d'aussi beaux fruits que les premiers. Il faut avoir soin de les faire arracher avec le moins de dommage possible aux racines.

En les plantant, on doit mettre la greffe au

moins à quatre doigts au-dessus du terrain, et couper la tige à dix ou douze pouces au-dessus de la greffe, en ôtant les bourgeons qui auront poussé dans cette hauteur, sans endommager l'écorce de la tige et le petit bourrelet qui se trouve à l'insertion de ces bourgeons, afin qu'il en sorte de nouveaux bourgeons, que l'on choisira et dirigera comme il a été dit ci-devant; cette suppression de la tige ne doit se faire qu'au printemps, quoiqu'on ait planté en automne, afin d'éviter qu'un hiver trop rigoureux ne fasse périr le sujet.

Taille des autres arbres à noyau.

L'abricotier se taille comme le pêcher, mais ne saurait recevoir cette belle forme et cette régularité que l'on peut donner au pêcher. Comme il repousse facilement de toutes ses branches de nouveaux bourgeons, il demande moins d'attention et de ménagement; ainsi, l'on peut plus allonger la taille des branches à bois. S'il se faisait quelque vide, il sera aisément rempli en rapprochant ces branches; tailler toujours court les petites branches à fruits, où ils se trouvent souvent groupés cinq

ou six ensemble et jusqu'à douze, que l'on aura soin d'éclaircir au palissage; les petits bouquets d'un à deux pouces de long sont laissés sans taille partout où ils se trouvent, sauf à les ôter à la taille suivante, s'ils se montrent sur le devant. Si on les laissait, l'arbre deviendrait charmille, ce qui serait abominable.

La taille, l'ébourgeonnement et le palissage se font avant le pêcher, parce que sa pousse est plus précoce; il faut la même attention pour découvrir le fruit avant sa maturité, sans quoi il serait insipide et sans couleur.

Les abricotiers en plein vent demandent à être taillés comme les autres, sans quoi les arbres seraient bientôt dégarnis des bas, défectueux et dureraient peu.

Le prunier donne ses fruits sur les nouvelles branches comme les précédens : ainsi, c'est à peu près la même taille. Il faut avoir attention de ne pas tailler sur un bouton à fruit simple, car il n'en sortirait point de bourgeon à bois, et il ne resterait qu'un chicot desséché : ainsi il faut attendre le développement des yeux, qui ne se fait qu'après les deux espèces précédentes; l'on peut alors tailler sûrement et choisir avec discernement la longueur nécessaire que l'on

peut donner aux branches à bois pour garnir les espaliers.

Le cerisier en espalier est beaucoup plus facile à conduire que les précédens. Il demande peu de taille, ses branches à bois sont garnies de petits bouquets qui n'en veulent aucune ; il ne s'agit donc que d'attacher ces branches et de les espacer suffisamment pour donner de l'air aux petits bouquets à fruit que l'on conserve partout. Les vides sont aisément remplis en rapprochant les branches à bois. Il faut palisser avec soin, et ôter tout ce qui s'allonge trop sur le devant, en coupant à un demi-pouce de long.

On ne met en espalier au midi et au levant que la petite précoce de mai et la précoce d'Angleterre, qui est le *mayduke*. On voit à Montreuil beaucoup d'espaliers de ces deux espèces qui font de superbes tapis. Au nord, on met une cerise tardive de Hollande, qui est très-belle, fructifie beaucoup, et va jusqu'à la fin d'octobre. Je n'en ai point vu en France ; il y en a de très-beaux espaliers dans les magnifiques jardins de l'électeur Palatin, à Schvetzingen.

Des Arbres à pepin.

La fructification de ces arbres, bien différente de ceux à noyau, demande par conséquent une autre manière de les conduire, afin de n'agir jamais que suivant les principes que la nature de la végétation nous indique. Ce ne sont plus les nouveaux bois qui donnent les fruits, excepté dans quelques cas dont j'ai parlé, mais ils viennent sur des lambourdes et brindilles, qui sont de petites branches répandues sur toute la surface des autres branches (qui, par conséquent, sont celles à bois); les lambourdes sont ordinairement trois ans à se former avant de donner des fruits, quelquefois davantage, surtout dans les poiriers qui ont peine à se mettre à fruit.

Tous les yeux des branches à bois poussent des bourgeons qui deviennent lambourdes, brindilles, ou branches à bois, suivant la force de l'arbre et la longueur de la taille.

Si on taille très-court, comme à deux ou trois yeux, il ne poussera que de fortes branches à bois, qui, traitées de même l'année suivante, donneront toujours de forts bois, et on n'aura

jamais de fruits. Si on taille à moitié environ de leur longueur ces branches, les yeux de l'extrémité donneront des bourgeons à bois; ceux au-dessous, des brindilles, et les inférieures, des lambourdes. Si on laissait les branches à bois de toute leur longueur sans les tailler, et qu'on les inclinât horizontalement, il n'en sortirait que des lambourdes ou boutons à fruit.

C'est d'après ces effets que l'on doit se conduire : les premières années tailler court pour avoir des branches à bois; observer de former l'arbre d'abord sur deux branches-mères égales, et ensuite tâcher de le diriger également de chaque côté : à mesure que l'arbre se forme, on allonge plus la taille pour avoir des fruits, en se réglant d'après les principes exposés.

Les brindilles sont de très-petites branches à bois, qu'on a dites branches à fruit, parce qu'elles ne poussent ordinairement que des lambourdes. Elles se laissent entières, si elles n'ont que quatre à cinq yeux; l'année suivante, on casse ou coupe, près de sa sortie, le bourgeon qui aura poussé à son extrémité : si elles se trouvent plus longues, il faudra les casser à trois ou quatre yeux.

Les lambourdes, qui sont les branches à fruits, longues d'un à deux pouces, ne se taillent point;

il repousse à côté du support des fruits d'autres lambourdes pour les années suivantes, et continuent ainsi de fructifier pendant long-temps.

S'il sortait quelque bourgeon de ces lambourdes, il faudrait au palissage le casser ou le couper aux sous-yeux. On fera la même opération sur tous les bourgeons qui pousseront en avant et qu'on ne peut placer: travail qu'il faut retarder le plus possible pour ne pas faire pousser de faux jets de toutes parts, au lieu de la formation des lambourdes: ainsi il ne doit se pratiquer que dans le mois de juillet.

Le cassement est une opération qui sert à mettre à fruit des bourgeons à bois, au lieu de les couper près de la branche d'où ils sortent; il n'est employé que sur les arbres à pepin: pour ceux à noyau, la gomme fluerait aussitôt et ferait périr les branches; il se fait au-dessus des sous-yeux, communément à un demi-pouce de longueur.

Il est employé avec succès pour mettre à fruit des arbres fougueux, et doit être ménagé sur des arbres faibles et qui sont chargés de lambourdes. Il n'a lieu à la taille que sur les brindilles et branches allongées que l'on veut conserver, et que l'on casse seulement par les bouts;

alors les branches à bois que l'on veut supprimer, il vaut mieux les couper à l'épaisseur d'un écu, il en sort ordinairement ou brindille ou lambourde. Au palissage, le cassement se fait sur tous les bourgeons à supprimer. A Montreuil, il est peu pratiqué; ils aiment mieux couper au-dessous des sous-yeux.

Il y a beaucoup d'arbres de cette classe que les jardiniers ne peuvent mettre à fruit: la raison en est bien simple, c'est qu'ils taillent trop tôt et trop court; attendez que la floraison se manifeste, alors taillez fort long; c'est le moyen de réduire ces arbres et de les amener à fructifier. Ce sont surtout les pommiers sur franc ou sur doucin qui sont les plus rebelles, et font le désespoir des jardiniers: différez jusqu'à ce qu'ils soient en fleurs, taillez très-long, ou ne faites que casser les bouts des branches; couchez-les toutes, et n'en laissez aucune verticale; vous les disposerez sûrement à fruit.

Mais on me dira sans doute: cela est bon pour les espaliers, on ne peut incliner les bois des buissons. J'en ai eu de cette forme qui étaient indomptables; je les ai laissés sans tailler: à la mi-mai, j'ai seulement cassé toutes les branches à bois très-long; il est sorti des lambourdes de

tous les yeux, et, l'année suivante, j'ai eu abondance de fruits.

C'est ainsi qu'en suivant des pratiques raisonnées, on aura toujours de beaux arbres et beaucoup de fruits.

On ne plante plus de buissons; comme ils couvrent de grandes plates-bandes et qu'ils sont dix à douze ans à se mettre à fruit, cela fait qu'on a abandonné il y a long-temps cette méthode attribuée à *la Quintinie*. La science des jardins, perfectionnée depuis cet auteur, montre le vice de toutes les pratiques qu'il nous a si diffusément détaillées dans ses deux gros volumes.

On leur a substitué les contr'espaliers. Pour en avoir de beaux, il faudrait les planter au moins à dix-huit pieds. Cet espace est le moindre pour des arbres que l'on ne peut élever et qu'il faut nécessairement étendre pour avoir des fruits. Que dire de ceux qui plantent à sept ou huit pieds? Faute de place, ils ne font que taillader et mutiler; c'est un sûr moyen de n'avoir que des avortons pleins de calus, nodus et autres difformités, sans bois ni fruits.

Depuis peu on commence à remplacer les contr'espaliers par une autre forme nouvelle en France, mais ancienne en Allemagne, où on en fait usage

avec beaucoup de succès et d'avantage. Ce sont les quenouilles, que l'on a bien raison de préférer aux deux autres formes pour garnir les plates-bandes des contr'espaliers; on se procure par là une prompte jouissance sur plus d'arbres; car on peut les planter à six, sept ou huit pieds; et un chasselas entre deux, ou un pommier sur paradis. Dans les grands jardins, on en fait des carrés entiers entremêlés de chasselas; cela fait un très-bel effet et de riches productions en peu de temps: on les emploie également pour les espaliers, où on tire les mêmes avantages. En plantant, on peut les couper à trois à quatre pieds de haut.

Quelques auteurs qui n'ont pas les premiers élémens de la grande science des arbres fruitiers, les ont beaucoup décriées, disant qu'elles ne durent pas; cela pourrait être entre leurs mains, qui n'ont pas plus de pratique que leur tête de théorie : qu'ils parcourent les beaux jardins d'Allemagne, ils en verront d'anciennes et magnifiques chargées de fruits. On les y appelle *pyramides*, avec plus de raison que *quenouilles*, nom qu'on leur a donné en France. Pour les jardiniers routiniers, il faut les laisser bavarder avec leurs maîtres, dont les connaissances sur cet objet, sont aussi bornées que celles de ces planteurs de choux et de laitues.

Pour cette plantation, on doit choisir, dans les pépinières, des poiriers greffés de trois ans, dont les tiges soient fortes, bien droites et garnies de branches depuis le bas; rebuter toutes celles effilées, minces et dégarnies; ne planter que des arbres greffés sur coignassier. Il faut réserver ceux sur franc pour les hautes tiges des vergers et avenues.

A l'égard des pommiers, il ne faut planter que des paradis, qui donnent de si beaux fruits dès les premières années, et ne manquent presque jamais de rapporter. Leur petitesse fait qu'on peut les mettre à trois pieds de distance : ils réussissent partout; aussi on en plante aujourd'hui par milliers, et il n'y a si petit jardin où on ne puisse en placer beaucoup.

Ce sont surtout les quenouilles de cerisiers, dont la grandeur et la belle verdure du feuillage font un effet charmant. On plante entre deux des cerisiers précoces de mai, dont la petitesse fait qu'on peut les tenir en boule; on peut aussi les entremêler de paradis: cela forme une diversité des plus agréables, comme j'avais fait en Allemagne, où j'avais planté, dans un vaste jardin, cinq cents pyramides de cerisier, distantes de trois et quatre toises et entremêlées d'un cerisier précoce ou groseiller avec deux paradis.

A la floraison de ces variétés, qui était si agréable, succédait une récolte de cerises des plus belles espèces pendant deux mois, et ensuite, toutes sortes de pommes superbes.

Depuis trois ans que j'ai quitté ces magnifiques jardins, j'en ai fait plusieurs plantations dans les environs de Paris, où elles ont parfaitement réussi, et les premières forment déjà de jolis arbres qui m'ont presque tous donné des fruits la première année.

Les quenouilles de cerisiers, greffées sur *Sainte-Lucie*, sont préférables à celles greffées sur merisier, qui est meilleur pour les hautes tiges.

On peut aussi avoir des quenouilles de prunier. On en trouve de fort belles dans les pépinières de Vitry, ainsi que des poiriers : pour celles des cerisiers, elles n'y sont pas communes ; je n'ai pu m'en procurer que chez *Pierrette Crété*, qui a des pépinières bien tenues, et qui me fournit depuis vingt ans avec beaucoup d'exactitude.

Une petite négligence que l'on pourrait reprocher aux pépiniéristes de Vitry, c'est de ne pas veiller avec soin sur les basses branches des arbres qu'ils destinent pour quenouilles, et même de les laisser couper aux garçons qui travaillent leurs

pépinières, ce qui les rend tout-à-fait défectueuses pour cet objet; il est de leur intérêt de profiter de cet avis.

Je ne m'étendrai pas davantage sur la culture des arbres à pepin : ceux qui auront bien saisi les détails suffisans que j'ai donnés sur les pêchers, et qui auront bien compris la méthode de les conduire suivant les principes que j'ai exposés, ne trouveront aucune difficulté dans le gouvernement des autres arbres ; en examinant attentivement la nature de leur végétation, il leur sera très-facile de les diriger, d'avoir de beaux arbres et abondance de fruits.

Tout le monde connaît le grand Jardin des Plantes de Paris, supérieurement tenu par les deux frères *Thouin*, profondément instruits sur la botanique. On a commencé à planter, dans un médiocre emplacement de ce jardin, des arbres fruitiers pour en rassembler les différentes espèces.

Une collection pareille demanderait au moins huit à dix arpens avec des murs pour mettre les espèces qui demandent des abris ; car ce n'est absolument rien d'entasser des arbres comme des plantes : il faudrait de l'espace suffisant pour les diriger suivant la force de végétation dont ils sont susceptibles, et démontrer ce que peut une sa-

vante culture dirigée par une connaissance approfondie des arbres fruitiers, tant pour leur donner de belles et grandes formes, que pour en assurer les fruits; afin d'exposer aux yeux du public de magnifiques arbres en tous genres, chargés des plus beaux fruits; ce qui ferait sûrement le tableau le plus intéressant et le plus agréable de Paris, ainsi que le plus sûr moyen d'instruire démonstrativement les amateurs et les jardiniers.

J'ai déjà parlé de la plantation que j'avais faite près du Rhin. Le jardin contenait vingt arpens, dont huit en vergers. J'avais quinze cents toises de murs garnis des plus beaux espaliers, et j'allais en achever deux mille toises pour rendre ma collection nombreuse en chaque genre et espèce. Ma plantation était déjà de deux mille cinq cents arbres, tant aux murs que dans les espaces entre deux, lorsque la guerre est venue m'enlever de ces jardins et mettre fin à mes travaux.

N. B. Pour l'intelligence des faits rapportés plus haut, il faut se rappeler l'époque où la première édition de cet ouvrage a paru, l'année 1793.

OBSERVATIONS.

Sur la greffe des différentes espèces d'arbres fruitiers, et sur les sujets qu'il faut employer.
Par M. HERVY.

Il ne suffit pas de comprendre l'art de greffer et d'être en état d'adapter à chaque arbre la méthode la plus propre ; l'article le plus important est de connaître quels sont les sauvageons qui conviennent aux différentes espèces, ainsi que la qualité du terrain dans lequel ils réussissent le mieux.

Les pêchers se greffent sur amandier ou sur prunier ; la qualité du terrain où l'on veut les planter est la seule cause qui en fait faire le choix : on les greffe sur amandier dans les terrains secs et légers, dans lesquels les racines du prunier seraient détruites par la sécheresse ; au lieu que dans les terres humides, on greffe toujours les pêchers sur prunier ; cependant ces derniers exigent encore un choix d'espèce, ce qui n'est pas à la connaissance de tous les cultivateurs pépiniéristes, et empêche souvent de

retirer des arbres greffés tout l'avantage que l'on aurait pu en attendre. Dans l'amandier, nous en remarquons de plusieurs qualités : les unes plus ou moins grosses, les autres ont leurs coques plus ou moins dures ; cependant elles sont toutes bonnes pour le pêcher, à l'exception des amandes amères, qui ne sont propres que pour certaines espèces, telles que la *bourdine*, la *madeleine rouge*, la *royale*, la *grosse* et la *petite violette*, et la *violette tardive*. Dans les pruniers, nous en remarquerons de quatre espèces, qui sont le *gros* et le *petit saint-julien*, les *gros* et *petit damas* ; sur ce dernier, toutes les pêches lisses et les deux espèces de *chevreuse* ne réussissent point : on le distingue des autres, en observant pendant l'été que l'extrémité de ses pousses est rouge, que celles des autres sont blondes et jaunâtres, et qu'en hiver son bois est moins velouté et plus fort que celui du *gros damas* ; on peut aussi greffer les pêchers sur l'amandier à coque tendre, ainsi que sur les pêchers de noyau, mais ils sont de peu de durée.

Les abricotiers se greffent ordinairement sur le prunier, mais non pas indistinctement : l'abricot de Provence, celui d'Angoumois, les al-

bergiers de Tours et de Montgamet exigent que les pruniers sur lesquels on les greffe soient élevés de noyau : au défaut de ces derniers, on peut les greffer sur amandier, mais ils sont sujets à se décoller au ras de la greffe ; la pêche-amande fournit des sujets vigoureux, très-propres à recevoir ces greffes, mais elle est peu connue ; l'abricot de Portugal peut être greffé sur le *gros damas*.

Les pruniers se greffent indistinctement sur toutes sortes de sauvageons de prunier ; cependant les espèces sur lesquelles le fruit acquiert une meilleure qualité, sont la *cerisette* et le *damas rouge*, comme aussi sur les pruniers de semence, qui forment des arbres très-forts et bien vigoureux.

Les cerisiers se greffent ordinairement sur les merisiers ou sur les cerisiers de noyau : ces derniers forment toujours de faibles sujets, et ne servent ordinairement que pour les cerisiers précoces et autres variétés qu'on destine à mettre en espaliers, ou pour les arbres qu'on se propose de tenir à basse tige. Dans les merisièrs, nous en remarquons de deux espèces, les uns à fruit rouge, les autres à fruit noir ; ces derniers conviennent mieux aux bigarreautiers et aux gui-

gniers, attendu que leur sève est trop aigre, et que les cerisiers y prennent difficilement en écusson: on distingue ces deux espèces, en ce que les merisiers rouges poussent beaucoup; leurs rameaux s'inclinent; les feuilles sont très-larges, blondes et profondément dentelées; les merisiers noirs, au contraire, poussent peu, soutiennent bien leur bois, et leurs feuilles sont d'un vert très-foncé.

Les poiriers se greffent sur franc ou sur le coignassier; la qualité du terrain est aussi la cause qui en fait faire le choix: cependant il y a beaucoup d'espèces qui ne viennent point sur le coignassier, tels que le *salviati*, le *bon-chrétien d'été musqué*, la *poire d'œuf*, le *beurré d'Angleterre*, la *bergamotte silvange*, le *bezy-d'héry*, la *bergamotte d'Angleterre*, la *jalousie*, la *rousseline*, la *merveille d'hiver*, le *bezy de Quessois*, le *St-François* et la *poire de livre;* l'*ognonet* et le *sans-peau* ne réussissent sur coignassier que dans les bons terrains. Il est bon d'observer que dans les terrains où l'on plante les pêchers sur amandier, il faut y mettre les poiriers sur franc, et que dans ceux où l'on plante les pêchers sur prunier, il faut y mettre les poiriers sur coignassier.

Les pommiers se greffent sur le pommier franc

sur le doucin et sur le paradis ; le pommier franc est celui qui est le plus propre à former les *pleins-vents* ou *hautes tiges ;* le doucin fait un sujet plus faible ; il se plaît beaucoup dans les terres fortes; le pommier de paradis ne fait que de basses tiges qui produisent de très-beaux fruits, mais ils ne sont pas de bien longue durée.

SUPPLÉMENT

A LA TAILLE

DES

ARBRES FRUITIERS.

ÉTAT *d'un Jardin fruitier contenant de superbes arbres en toutes les meilleures espèces, et les plus beaux fruits en abondance; de* 156 *toises de longueur et de* 66 *toises de largeur; divisé, suivant sa longueur, en sept jardins, par des murs garnis d'espaliers.*

CHAQUE jardin est divisé en huit rangs d'arbres fruitiers, formant huit plates-bandes, chacune de 4 pieds de large, bordées de fraisiers.

Les deux plates-bandes le long des murs sont à 8 pieds de l'espalier, et les arbres, au milieu, en sont à 10 pieds.

Sur les six plates-bandes entre ces deux, les

rangs d'arbres doivent être à 16 pieds ; les allées entre ces plates-bandes ont 12 pieds.

Comme les plates-bandes ont 60 toises de longueur, il reste 3 toises à chaque bout pour les allées des espaliers du midi et du nord ; et les six murs entre deux ont de même 60 toises de long.

Ces six plates-bandes sont plantées en pyramides dans chaque jardin.

Les plates-bandes le long des murs, en espaliers et arbres nains.

Les pyramides-cerisiers sont à 4 toises de distance, ce qui fait seize cerisiers par chaque plate-bande.

Les pyramides-pruniers et abricotiers, espacés comme les cerisiers.

Les pyramides-poiriers, à 3 toises de distance ; ce qui fait vingt par plate-bande ; les plates-bandes-murs plantées en contr'espaliers, qui sont également à 3 toises : on met deux paradis entre chaque pyramide, et un groseillier au milieu.

Les sept allées de chaque jardin ayant 2 toises de largeur, on plante un rang de chasselas au milieu, à 6 pieds de distance, et palissés sur des treillages ; ce qui fait soixante chasselas par chaque rang, et 420 par chaque jardin.

QUANTITÉS ET SORTES DE PLANTS NÉCESSAIRES.

Pyramides-cerisiers.

Trois jardins à six rangs, chaque rang de seize cerisiers.	288 cer.

Boules.

Six rangs de précoces de mai sur les plates-bandes le long des murs, à seize chacun.	96

Espaliers.

Espalier mur nord, de 156 toises de long, les plants à 3 toises de distance	52
Total des cerisiers. . . .	436

Poiriers-pyramides.

Deux jardins poiriers à 3 toises : douze rangs, à vingt chacun.	240 poir.

Contr'espaliers.

Quatre rangs sur les plates-bandes le long des murs, à vingt chacun. . .	80
Total des poiriers. . . .	320

Sur ces quatre plates-bandes en espaliers, on ne met qu'un rosier entre deux.

Abricotiers-pyramides.

Un jardin contenant huit rangs, à seize abricotiers chacun, à raison de 4 toises de distance les uns des autres	128 abr.

Espaliers.

Mur du couchant, espaliers à 4 toises.	15
Total des abricotiers.	143

Pyramides pruniers-néfliers.

Un jardin formé de huit rangs, à seize plants chacun.	128 pr.

Espaliers.

Mur du couchant, les espaliers à 4 toises.	15
Total.	143

Péchers en espaliers.

Au midi, 150 toises sans la porte, les pêchers à 5 toises chacun.	30 pêc.
Sept au levant et cinq au couchant, à 4 toises de distance, font, pour douze murs à quatorze pêchers chacun.	170
Total des pêchers.	200

Pommiers sur paradis.

Cinq jardins, à deux cent quarante pommiers chacun	1200
Dans les deux jardins à poiriers, on ne mettra des paradis que sur les six plates-bandes entre les pyramides; ce qui fera trente-huit par chaque plate-bande, et deux cent vingt-huit pour chaque jardin; pour les deux jardins	456
Total des paradis.	1656

RÉCAPITULATION.

Cerisiers, 436. — Poiriers, 320. — Abricotiers, 143. — Pruniers-néfliers, 143. — Pêchers, 200. — Paradis, 1656. Total.	2898
Groseilliers et framboisiers entre les paradis des cinq jardins cités plus haut. Groseilliers.	400
Framboisiers.	200
Chasselas des sept jardins, quatre cent vingt plants par jardin.	2940
TOTAL GÉNÉRAL.	6438

CHOIX DES FRUITS A EMPLOYER.

Dix-huit rangs de Cerisiers.

2 rangs Hollande ou Mayduke.
1 — Angleterre.
2 — Griotte Portugal.
1 — Gros-gobet, ou Montmorency à courte quene.
1 — Montmorency ordinaire.
1 — Grosse cerise rouge pâle.

1 — Cerise ambrée.
1 — Griotte d'Espagne.
1 — Guindoux.
2 — Royale ou Cheriduke.
1 — Nouvelle-Angleterre.
1 — Griotte d'Allemagne.
1 — Guigne noire.
1 — Guigne rouge.
1 — Bigarreau.

L'espalier du nord sera planté en belles cerises de la Toussaint, dont il est parlé page 58 de ma *Taille raisonnée*.

Deux jardins en Poiriers.

Été.

Amiré Joannet	4	Aurate	4
Petit Muscat	4	Madeleine	6
Muscat Robert	4	Salviati	4
Gros et pet. Blanquet	6	Poire-d'œuf	4
Cuisse-Madame	4	Robine	4
Bellissime d'été	4	Rousselet de Reims	10
Épargne	6	Bon-chrétien d'été	6
Sans-peau	4	Angleterre	6

En tout, 80.

Poires d'automne.

Messire Jean	4	Marquise	8
Beurré	20	Merveille d'hiver ou petit-oin	4
Doyenné ordinaire et gris	10	Bezy de la Motte et Bezy de Montigny	8
Bergamotte d'automne	6	Total,	75.
Crasane	15		

Poires d'hiver.

Saint-Germain . . .	40	Martin-sec	10
Chaumontel	10	Bellissime d'hiver . .	10
Bon-chrétien d'hiver	15	Bergamotte de Pâques	10
Échassery	5	— de Hollande, poire à cuire . . .	10
Louise-bonne . . .	5	Franc-réal	10
Royale d'hiver . . .	10	Catillac	10
Colmar	10		
Virgouleuse	10		

Total des poires d'hiver . . . . 165.

Total des poiriers de toute saison . . 320

Un jardin abricotier.

Abricot hâtif musqué ou précoce	13
Gros abricot ordinaire	30
Abricot d'Angoumois	20
— de Provence	10
Abricot-pêche, le plus beau et le plus excellent de tous.	40
L'Alberge de Montgamet	20
Brugnons	10

Total des abricotiers . . . . . 143.

Un jardin Pruniers-Néfliers.

Jaune hâtive, ou prune de Catalogne	6
Gros damas de Tours.	6
Prune de Monsieur.	10
Royale de Tours	10
Diaprée violette.	6
La Royale	6
Le Drap-d'or	6
Grosse Reine-Claude, ou abricot vert. . . .	20
Mirabelle blanche et rouge	20
L'Isle-verte.	12

La Roche-Corbon. 10
La prune suisse 6
La diaprée rouge 6
Dame-Aubert, ou grosse luisante 4
Sainte-Catherine 8
Néfliers. 7

Total des pruniers et néfliers. . 143.

Pêchers en espaliers.

Avant-pêche. 6
Pourprée hâtive 10
Madeleine blanche 10
Petite-mignonne 10
Grosse-mignonne 40
Galande 40
Madeleine rouge ou de Courson 10
Madeleine à petites fleurs, qui ressemble à la galande 10
Grosse et petite violette hâtive 20
Admirable 10
Chevreuse tardive 10
Royale, teton de Vénus, bourdine, sont la même chose 24

Total des pêchers. . . . . 200.

Pommiers sur paradis.

Passe-pomme rouge, la plus hâtive, et chargeant beaucoup.	30
Reinette franche	500
Reinette du Canada.	100
Reinette grise	66
Calville blanc d'hiver.	300
Calville rouge d'hiver.	100
Fenouillet gris, ou pomme d'anis	30
Fenouillet rouge, ou bardin.	30
Pomme-d'or ou reinette d'Angleterre, nommée par les Anglais *gold pippin*.	60
Drap-d'or	100
Courpendu gris	30
Pomme de Pigeonnet	30
Apis gros et petit	100
Rambour franc d'été.	30
Rambour franc d'hiver	30
Postophe d'hiver.	30
Gros faros	30
Francatu	30
Calville rouge d'été.	30

Total des paradis . . . 1656.

Nota. Les personnes qui, ayant des jardins moins étendus, désirent cependant posséder une collection choisie des fruits les plus recherchés, peuvent réduire le nombre des individus de chaque espèce, en conservant les distances prescrites pour chacune d'elles.

FIN.

DE LA PLANTATION

DES ARBRES FRUITIERS,

par le Docteur Trolliet,

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, ETC. (1)

S'il est utile qu'un arbre soit bien taillé, il importe aussi qu'il soit bien planté. Tout le succès dépend de ces deux opérations qui se suivent.

La plantation des arbres fruitiers offre quatre points à considérer :

1.° La terre dans laquelle on fait une plantation ;

2.° Les creux et les tranchées destinés à recevoir le jeune plant ;

3.° Le choix et la préparation du plant ;

4.° La manière de planter.

Nous allons exposer successivement les préceptes généraux qui se rapportent à chacun de ces points.

(1) Cette addition a été adoptée par la Société royale d'agriculture de Lyon, sur le rapport d'une commission spéciale composée de MM. TROLLIET, rapporteur, GROGNIER, JURIE, GARIOT, GUERRE, SERINGE et MADIOT.

1.° DES TERRES PROPRES AUX PLANTATIONS.

Il est des sites où la nature du terrain est favorablement disposée pour la culture des arbres fruitiers et où les arbres se chargent d'abondantes récoltes sans exiger beaucoup de soins ; mais il en est un plus grand nombre où le sol peu favorable, ne se prête point à cette culture, et il resterait stérile si la main de l'homme ne lui donnait les qualités que lui a refusées la nature.

Vainement planterait-on dans un sol dur, argileux ou marneux, les arbres qui donnent les plus beaux fruits ; les racines ne pourraient le pénétrer ; l'arbre dépérirait bientôt.

Dans les terrains trop légers, maigres et sablonneux, que le soleil dessèche aisément, l'arbre ne trouve point assez de sucs pour se nourrir.

Si au-dessous d'une couche mince de terre végétale, il n'existe que du tuf ou un gravier sec composé de cailloux, les racines ne peuvent y pénétrer, ni y trouver la substance nécessaire.

Dans les terres basses, froides et humides, où l'eau séjourne, les racines se pourrissent et l'arbre périt.

Un jardinier habile qui a étudié son terrain

sait en corriger les défauts, et, par ses soins, les arbres les plus beaux se couvrent de fruits dans une terre qu'il a trouvé stérile.

Il sait allier dans des proportions convenables une terre légère à une terre forte, et y mêler les engrais qui fournissent à la plante une nourriture abondante. Il donne un écoulement aux eaux stagnantes; et si la nature du sol l'exige, il compose une terre toute nouvelle, destinée à recevoir le jeune plant.

Les fruits abondans que produisent les arbres plantés avec soin dédommagent amplement le cultivateur.

La terre la plus favorable aux arbres fruitiers est celle qui réunit au plus haut degré les conditions suivantes :

1.° Offrir aux arbres de la résistance contre les efforts des vents.

2.° Conserver une humidité nécessaire.

3.° Etre aisément perméable aux racines.

4.° Contenir les sucs nécessaires à la nourriture de l'arbre.

Ces conditions indispensables à une belle végétation, existent dans une terre composée d'une proportion convenable 1.° de terre argileuse, forte, qui lui donne du corps et retient l'humi-

dité nécessaire; 2.° de sable fin qui la divise, la rend friable et aisément perméable aux racines; 3.° de terreau ou de détritus de substances végétales, qui la rend douce, légère et féconde; 4.° d'une suffisante quantité d'engrais qui ajoute à sa fécondité.

Les jardiniers soigneux préparent ainsi leur terre par des mélanges dont ils varient les proportions selon le besoin de la plante.

Ainsi ils y mettent une plus grande proportion de terre grasse ou argileuse, pour les espèces de poiriers ou de pommiers dont la végétation est active et pour ceux que l'on élève à plein vent. Ils en laissent moins pour d'autres espèces et pour le pêcher, qui se plaît surtout dans la terre qui étant médiocrement grasse et un peu sabloneuse, tient le milieu entre les terres fortes et les terres légères.

Le sable qu'ils y ajoutent alors, est du sable fin qui a été exposé à l'air, pris dans les ravins et surtout dans les chemins et les fossés; ils y mêlent du terreau, des balayures de cours, des platras broyés, des cendres de lessive et du fumier suffisamment fait.

La terre ainsi préparée et bien mélangée, reste exposée long-temps à l'air dont elle s'imprègne

et où elle fermente, on la divise en la passant à la claie; puis on la jette dans les creux destinés à recevoir les jeunes arbres.

DES CREUX ET TRANCHÉES.

Plusieurs raisons obligent les jardiniers à défoncer la terre à une certaine profondeur, et à faire des creux ou des tranchées avant la plantation.

La plus puissante est la nature d'un sol stérile, qui doit être remplacé par une terre propre à la végétation.

Ils les pratiquent aussi dans les bons terrains; parce qu'une terre, quoiqu'excellente, dégénère à une certaine profondeur, lorsqu'elle y reste pendant de longues années privée de l'influence de l'air, des pluies et des engrais.

Il est encore nécessaire de changer la terre, lorsqu'on veut remplacer un arbre par un jeune plant de la même espèce.

Nous disons de la même espèce, parce qu'on a cru pendant long-temps, qu'un terrain dans lequel des plantations d'arbres avaient été faites, n'était susceptible d'en recevoir de nouvelles qu'après un grand nombre d'années. Aujourd'hui, on sait que des espèces différentes se succèdent;

ainsi dans les pépinières de Paris, qui ne sont que d'une très-petite étendue, les arbres à noyaux succèdent aux arbres à pépin, et ceux-ci aux aux arbres à noyaux.

Les arbres dont les racines tracent peuvent succéder à ceux dont les racines sont pivotantes. Ainsi, le pêcher greffé sur prunier, dont la racine trace, peut succéder au pêcher greffé sur amandier, dont la racine pivote. De même que le poirier greffé sur franc peut succéder au poirier greffé sur coignassier.

Quelle profondeur et quelle largeur doit-on donner au creux? La nature du sol et le besoin de la plante servent de guide.

Plus le sol est défavorable, plus le creux doit être grand, parce que dès que les racines atteignent la mauvaise terre, l'arbre souffre; elles l'auront bientôt atteint, si le creux a été petit. L'étendue des racines est en général proportionné à celui des branches.

Les creux doivent être plus grands pour les arbres à pleins vents, qui poussent de longues racines et doivent résister à la violence des vents; plus profond pour les arbres dont les racines pivotent et s'enfoncent à quatre ou cinq pieds, comme le poirier et l'amandier; moins profonds

et plus larges pour les arbres dont les racines tracent.

Ordinairement on conseille de leur donner trois ou quatre pieds de profondeur et autant de largeur. Ce qui vient d'être dit prouve que ce conseil doit être modifié selon la nature du sol et l'espèce d'arbre.

Règle générale : plus les trous sont grands, plus les arbres acquièrent de la force et donnent de fruits.

Lorsqu'on plante une ligne d'arbres fruitiers, on pratique dans toute la longueur une tranchée à laquelle on donne la profondeur et la largeur des creux. Les racines ont plus de facilité à s'étendre dans la nouvelle terre que l'on y met, et les arbres végètent avec plus de force.

CHOIX DU PLANT.

Le jardinier choisit ses arbres. Il n'admet que les plants d'un, de deux ou de trois ans au plus.

En principe général, plus les arbres sont jeunes, plus ils sont d'une reprise assurée et plus ils deviennent beaux; ils durent plus long-temps et donnent une plus grande abondance de fruits.

C'est une grande erreur que de planter des

arbres tout dressés. J'avais fait transplanter avec soin un grand nombre de poiriers et de pommiers en plein rapport, dans l'espérance d'obtenir plutôt leurs fruits ; ils ont végété pendant dix ans sans produire et j'ai été obligé de les remplacer par de jeunes arbres qui n'ont pas tardé de répondre à mes désirs et de me convaincre que j'avais fait une école.

Les poiriers et les pommiers destinés à être élevés à plein vent, sont greffés sur sauvageon et sur franc ; les racines qui s'enfoncent davantage et deviennent plus fortes, les soutiennent.

Les arbres à basses tigès sont greffés, le poirier sur coignassier, le pommier sur doucin ou paradis.

Cependant on greffe aussi sur franc les espèces qui se mettent aisément à fruit et dont on élève la tige en buisson, en espalier, à quenouille et à gobelet, tel que le beurré et autres. Ils deviennent plus beaux et durent plus long-temps.

Si l'on greffait sur franc ou sur sauvageon, les arbres à basse tige qui se mettent difficilement à fruit, tel que la virgouleuse, ils ne pousseraient que des branches à bois.

On appelle *sauvageons* les plants provenant des graines des arbres qui croissent naturellement

dans les bois et qui constituent l'espèce originelle. On a appelé *francs* les pieds résultant du semis des graines des variétés plus ou moins perfectionnées par l'agriculture ; ainsi des pepins de crassane, de calville donnent des francs.

L'expérience a prouvé qu'une greffe de variété perfectionnée qu'on plaçait sur un véritable sauvageon était plus longue à se mettre à fruit, fournissait des fruits inférieurs en grosseur et en saveur à ceux produits par une greffe prise sur le même arbre et placée sur un véritable franc. Mais elle donne une plus grande quantité de fruits, prend plus d'amplitude et dure plus longtemps. Les arbres greffés sur franc sont préférables près des grandes villes, où les beaux fruits sont recherchés, mais ceux qui croissent sur sauvageon doivent être préférés dans les campagnes, où l'on désire l'abondance (1).

Les jardiniers rejettent avec raison les plants dont la tige n'est pas belle et dont l'écorce est altérée, ceux qui ont été greffés plusieurs fois, ceux dont les racines sont desséchées par une trop longue exposition à l'air, déchirées, meurtries ou trop altérées pour reprendre facilement.

(1) Nouveau cours complet d'agriculture....., par la section d'agriculture de l'institut de France, 1813.

Les jeunes arbres ne doivent pas passer d'une bonne terre dans une autre de qualité inférieure où ils trouveraient moins de sucs et ne prospéreraient pas; cependant on doit repousser les plants faibles dont le développement s'est fait d'une manière imparfaite dans un sol de mauvaise qualité; ainsi que les enfans mal nourris et qui ont souffert dans leur enfance, ils s'en ressentent pendant toute la durée de leur existence; ils végètent mal, sont sujets aux maladies et périssent plus tôt.

Le jeune arbre est déplanté avec précaution, afin que les racines ne soient pas mutilées. Pour cela on fait une tranchée autour; on soulève la terre avec le trident, et on réussit mieux quan la terre est humide. Il est bien des jardiniers qui négligent ces soins utiles au succès d'une plantation.

Plus un arbre a de racines, plus il végète avec force. Ce principe indique qu'il ne faut pas trop couper les racines des jeunes arbres, surtout des espèces où elles repoussent moins aisément. Il y a toujours plus d'avantage à planter un arbre avec toutes ses racines saines; mais il est rare qu'on puisse le faire ainsi.

On appelle habiller une plante, l'opération par

laquelle on retranche quelques-unes de ses racines. On retranche celles qui sont pourries, celles qui sont cassées ou déchirées.

On coupe à leur extrémité celles qui par leur grosseur annoncent plus de vigueur que les autres; parce qu'un arbre vient mieux quand toutes ses racines sont de même force.

Le pivot est le prolongement du tronc; c'est la radicule grossie. Il a le double avantage d'assurer plus de solidité aux grands arbres et d'aller à une grande profondeur chercher l'humidité et les sucs nécessaires à la plante. On le conserve dans les terrains secs et aux arbres à plein vent.

La coupe du pivot affaiblit l'arbre, mais il se met plus tôt à fruit. Aussi les jardiniers le coupent aux arbres fruitiers et aux arbustes dont ils veulent modérer la hauteur.

La pivot coupé, il se développe beaucoup de racines latérales qui se garnissent de chevelu. *Roger Schabol* donnait le conseil de conserver le pivot au lieu de le couper, et de le courber horizontalement, pour augmenter la force de l'arbre.

La coupe des racines doit être faite en dessous, nette et en bec de flûte; la cicatrice se fait plus aisément.

Le chevelu est conservé avec soin. S'il est sec, ou un peu flétri, on n'en coupe que l'extrémité. C'est pour éviter cette altération nuisible à la reprise, que l'on n'arrache les jeunes plants que lorsqu'on veut les replanter. Si on est obligé de les déplanter plus tôt, on les met de suite en jauge, c'est-à-dire dans une rigole faite à la pioche, où les racines sont aussitôt recouvertes de terre bien divisée et humide. Exposées à l'air et surtout au soleil, les racines se dessèchent et s'altèrent.

Tout arbre dont la reprise est aisée, principalement celui qui vient de boutures, peut avoir les racines raccourcies sans danger.

PLANTATION.

Lorsque la terre est préparée, le sol défoncé convenablement et le jeune arbre choisi, on fait la plantation.

Le temps le plus favorable aux plantations, est celui qui suit la chute des feuilles, jusqu'à leur renaissance.

Les arbres qui poussent de bonne heure au printemps, dit *Bosc*, ceux qu'on destine à des sols légers, secs et chauds, doivent être plantés en automne. Ceux qui craignent les gelées; ceux

qu'on destine à être plantés dans des terrains argileux et humides, doivent l'être au printemps. Le moment le plus favorable est celui où la température est douce, la terre humide et friable.

On ne plante point pendant les gelées, ni après les grandes pluies quand la terre est trop mouillée.

Lorsque tout est disposé, on garnit les creux ou la tranchée jusqu'à la hauteur à laquelle le plant doit être placé.

Si le terrain est bas, que l'eau des pluies y séjourne et fasse craindre que les racines ne pourrissent, on doit suivre le conseil de *Roger Schabol* dans son Traité de la pratique du jardinage.

Il consiste à faire un petit creux au fond du trou et à y placer quelques cailloux, de manière à former un petit puits perdu.

Avant de jeter la terre destinée à garnir le trou, les jardiniers étendent dans le fond, des débris de plantes herbacées, des feuilles ou du fumier peu fait, comme un engrais qui donnera à la racine de nouveaux sucs lorsqu'elle l'aura atteint.

Roger Schabol conseille de placer au fond et jusqu'au milieu du trou des gazons renversés, brisés et étendus par couches. Les avantages des gazons qu'une longue expérience m'a fait connaître, dit-il, me déterminent à les conseiller,

pour en faire la base des plantations. Ils durent dix, douze à quinze ans sans être consommés tout-à-fait, et ne pourrissent que lentement.

Cette méthode est adoptée par un grand nombre de personnes qui se louent de son emploi.

Quelque soit la substance végétale que l'on ait placée au fond du trou ou de la tranchée, on achève de le garnir avec la terre que l'on destine à cet effet.

Les jardiniers dont la terre est de bonne qualité, emploient pour cela celle de la surface, prise à quelque distance de l'arbre où elle a été exposée à l'influence de l'air, des pluies et des engrais.

Dans les sols moins favorables, on garnit le trou avec la terre transportée et préparée comme nous l'avons dit. On a l'attention d'ôter les pierres et de bien la diviser en la passant à la claie, surtout pour les arbres délicats et les plantations soignées.

A quelle profondeur doit-on planter les arbres?

Un arbre planté trop près de la superficie du terrain, dit *Duhamel*, peut être renversé par le vent; les grandes sécheresses ou la gelée sont dans le cas d'atteindre ses racines et de le faire périr. Mais si on le plante trop avant, les racines sont moins à portée de s'étendre dans la meilleure

terre qui est toujours à la surface, elles se trouvent privées de l'influence de la chaleur, de l'air et des petites pluies, etc. Aussi languit-il, et s'il est de nature à pousser aisément des racines, il en fera des nouvelles au-dessus des anciennes Il y a donc un milieu à garder. Les arbres destinés à devenir fort grands, ceux qui sont exposés au midi, ceux qui sont dans des terres légères, craignent moins d'être enfoncés que les autres. On plante moins profond le pêcher greffé sur amandier que le pêcher greffé sur prunier.

La partie où la greffe a été pratiquée, est élevée à quatre pouces à peu près au-dessus de la surface du sol. Si on l'enterre, de nouvelles racines naissent de la tige greffée et donnent à l'arbre une telle force, qu'il ne se met point à fruit et ne produit que du bois. L'arbre pousse sur franc; on perd ainsi les avantages de la greffe. On est obligé de remédier à cet inconvénient en coupant ces racines.

Lorsqu'on plante un arbre dans l'intention de le disposer en espalier, on l'incline de telle manière, que les racines éloignées du mur, la tige s'en rapproche sans être courbée, ce qui génerait le cours de la sève et affaiblirait la plante. Les racines les plus éloignées du mur sont plus élevées

et s'étendent dans la terre végétale qui est près de la surface.

Le jeune arbre placé dans l'alignement qui a été déterminé, la greffe tournée au midi, et la cicatrice au nord, ses racines sont écartées avec soin. On leur donne leur direction naturelle en évitant de les courber afin de ne pas les affaiblir. Dans les terres humides et argileuses, au lieu de mettre les racines dans le fond en plongeant, on les place de façon qu'elles soient toutes horizontales. Près des murs les racines les plus nombreuses sont étendues des deux côtés; lorsqu'il y en a autant d'un côté que de l'autre, l'arbre pousse plus également.

Les racines sont couvertes de terre bien divisée que l'on laisse tomber doucement pour ne pas les meurtrir. On garnit les intervalles en faisant pénétrer la terre avec les doigts et en soulevant la plante par de légères secousses, afin que la terre pénètre dans les vides. On évite ainsi ces vides ou chambres que les jardiniers redoutent avec raison, puisqu'elles altèrent les racines.

On ne tasse la terre que légèrement avec les mains et on achève de remplir le creux. C'est une pratique meurtrière que de tasser fortement la terre avec les pieds; on la durcit et les racines ne s'y introduisent qu'avec peine.

La surface du sol est inclinée vers l'arbre si l'on craint la sécheresse. Si, au contraire, on craint l'humidité, on l'incline vers la circonférence, pour rejeter en dehors les eaux des pluies.

Les soins ultérieurs consistent à empêcher l'herbe de croître au pied des arbres, et à les arroser s'il en est besoin.

Chaque année l'arbre est soumis à la taille indiquée par Butret.

FIN.

EXPLICATION DES PLANCHES.

PLANCHE 1. — FRUITS A NOYAU.

FIG. 1. Présente en miniature un pêcher taillé à la manière de Montreuil.

A. B., A. C. Les deux branches-mères.

D. E. F. Membres ou branches de second ordre, qui garnissent la partie supérieure ou interne des branches-mères.

G. H. I. Membres ou branches de second ordre, qui garnissent la partie inférieure ou extérieure des branches-mères.

2. 3. 4. 5. 6. 7. Très-petites branches, qui pourraient servir à remplacer des membres qui périraient.

FIG. 2. Rameau d'*abricotier* portant inférieurement trois bourgeons, celui du centre est à feuilles et les deux autres à fleurs.

FIG. 3. *Pêcher*; inférieurement sont deux bourgeons à feuilles; au-dessus naissent encore trois bourgeons, celui du centre est à feuilles, les deux autres à fleurs.

FIG. 4. *Griottier*, présentant des bourgeons à feuilles, qui sont longs et pointus, tandis que ceux à fruit sont arrondis et renflés.

FIG. 5. *Prunier de Damas* présentant deux bourgeons à fleurs et tous les autres à feuilles ou à bois.

PLANCHE 2. — FRUITS À PEPINS.

FIG. 6. *Pommier calville*, présentant au bout des deux branches latérales deux bourgeons à fleurs, mais qui dans la taille ne peuvent être conservés, les rameaux qui les portent étant trop faibles pour les nourrir.

FIG. 7. *Pommier reinette franche blanche*, offrant plusieurs bourgeons à fleurs, portés sur des rameaux robustes et conformés de manière à assurer le développement des fruits.

FIG. 8. *Lambourde* ou branche de deux ou trois années, conformée de manière à donner des bourgeons à fruits sous peu.

FIG. 9. *Chiffonne.*
10. *Brindille.*
} Espèces de branches qui ne porteront fruit que plus tard que la lambourde.

PLANCHE 3. — FRUITS A PEPINS.

FIG. 11. *Poirier virgouleuse*, dont les trois bourgeons les plus gros produiront des fleurs et des fruits.

FIG. 12. *Poirier*, présentant une ramification nommée main, dont la conformation annonce devoir porter des fruits.

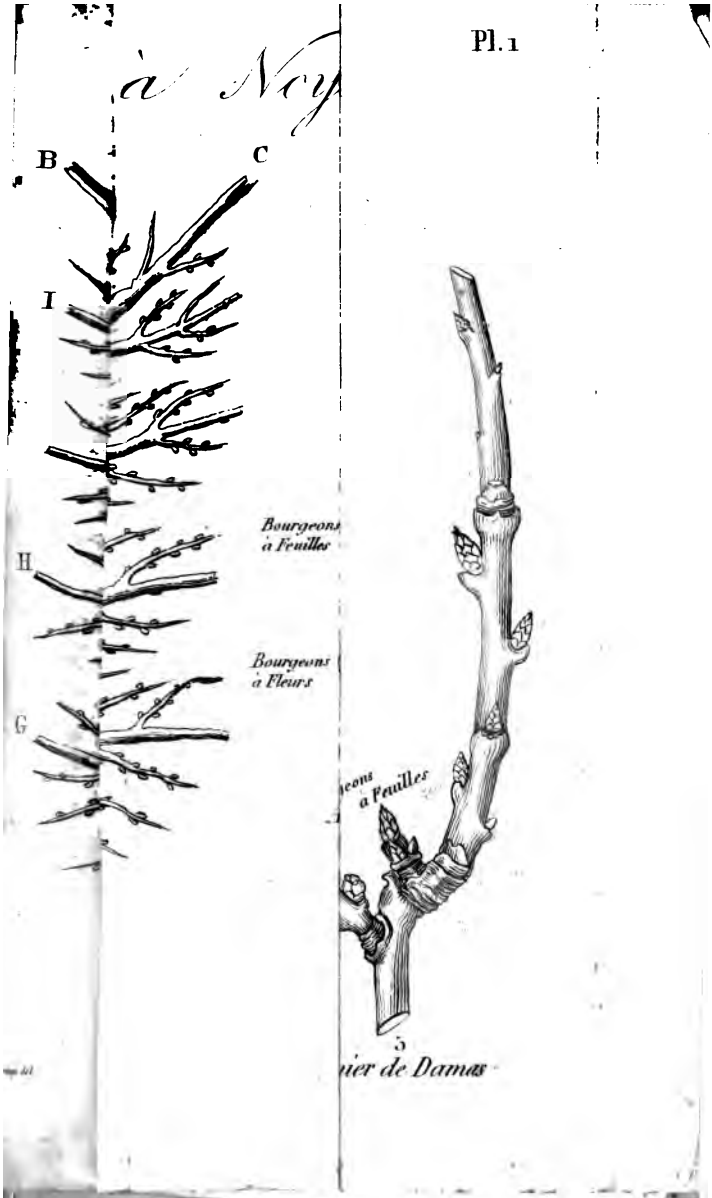
FIG. 13. *Poirier*, présentant aussi une branche à fruit, mais dont les bourgeons sont plus ouverts (on ne doit pas attendre en général que les bourgeons soient si avancés pour tailler).

FIG. 14. Ramification nommée *bourse*, très-favorable à la fructification, présentant des bourgeons à feuilles et à fruits.

FIG. 15. *Ergot*; ramification à conserver pour porter des bourgeons à fruit, mais dont la taille a été mal faite; elle aurait dû être pratiquée dans le sens de la ligne oblique qu'on y a tracée.

FIG. 16. *Onglet*, à conserver; mais la taille du rameau principal a été mal faite, elle devait être inclinée dans le sens opposé, dans l'intention de forcer la sève à se porter sur le rameau latéral et non vers un morceau tronqué. La ligne oblique indique comment la taille aurait dû être faite.

FIG. 17. *Chicot*; branche à conserver, et qui portera fruit une année ou deux après.


à Noy
B
C
I
H
G
Bourgeons à Feuilles
Bourgeons à Fleurs
à Feuilles
5
ier de Damas

3 2044 102 814 35

HOLZER
BINDER
RUSSON MASS

3 2044 102 814 35

HOLZER
BINDER
DIVISION FMS

3 2044 102 814 35